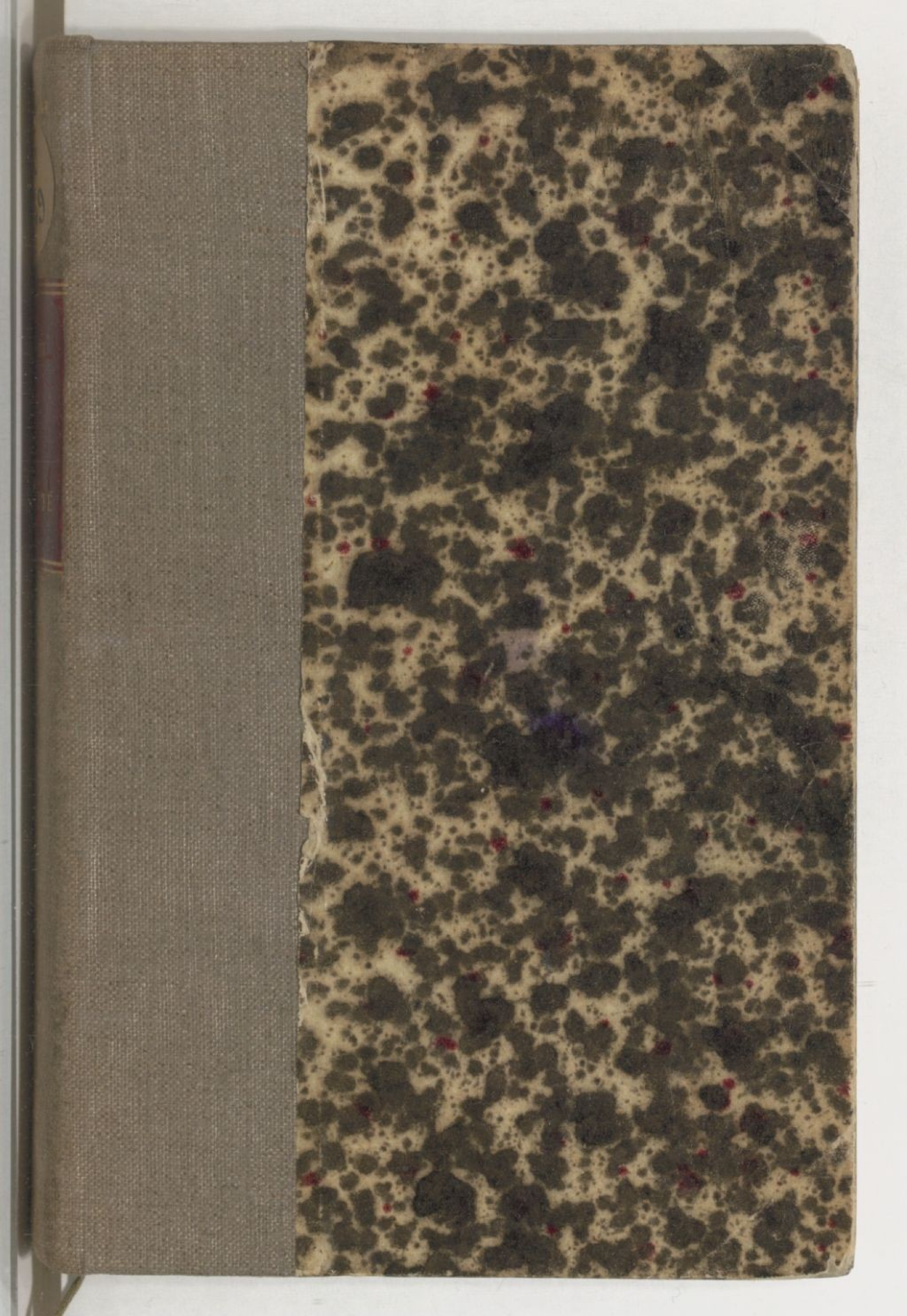
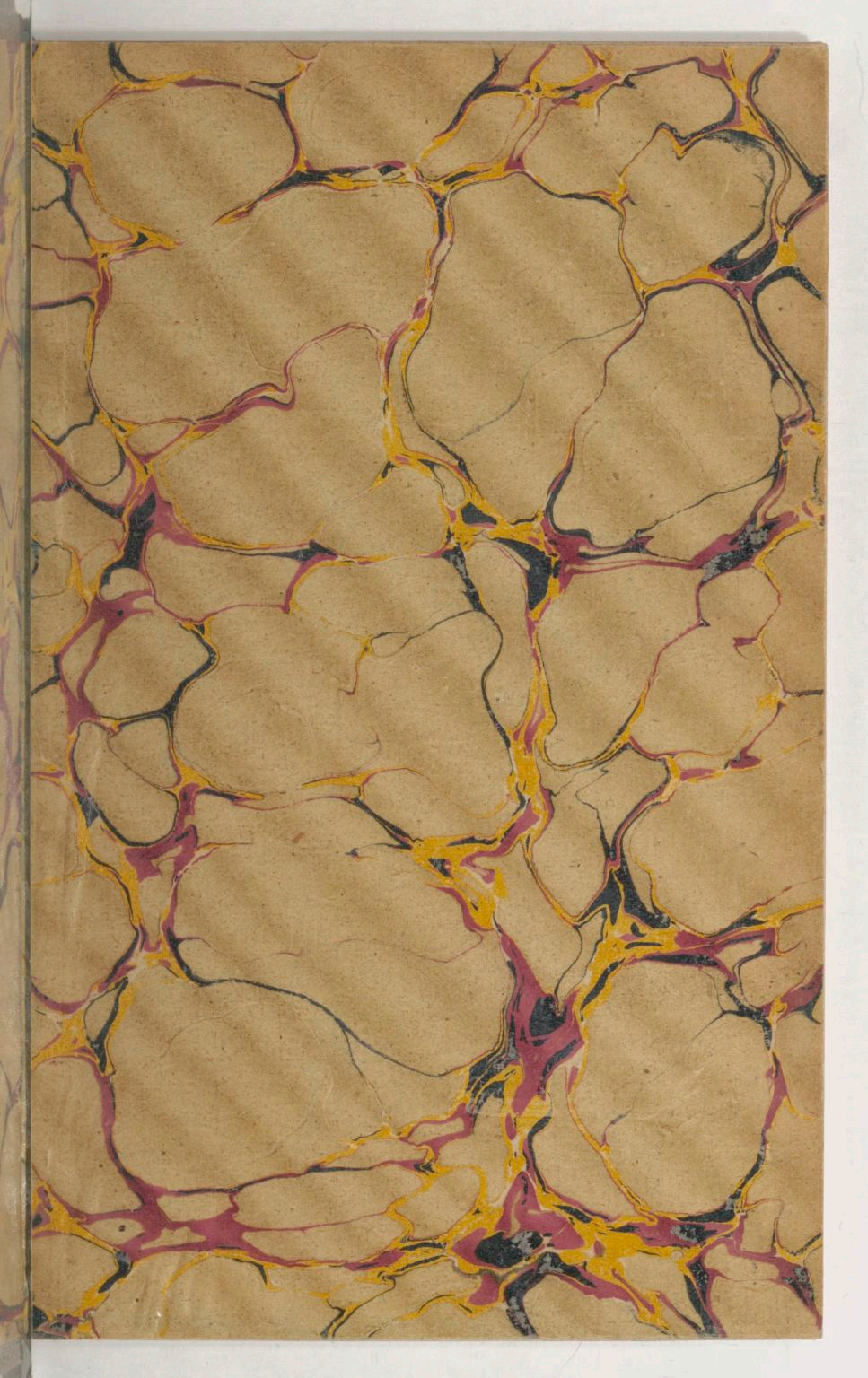
Paul Bilhaud. Ça !... et le reste







PAUL BILHAUD

Ça !...
et le reste



PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27

1903

Ça !...
et le reste

DU MÊME AUTEUR

Gens qui rient (CHOSES A DIRE), un volume de vers.

THÉATRE

Les Espérances, un acte. (*Vaudeville*).
La première querelle, un acte. (*Gymnase*).
Bigame ! trois actes. (*Palais-Royal*).
Qui ? un acte. (*Comédie-Française*).
Madame Rose, op.-comique en un acte. (*Opéra-Comique*).
Toto, opérette en trois actes. (*Comédie-Parisienne*).
Première ivresse ! un acte. (*Odéon*).
Nos bons chasseurs, trois actes. (*Nouveau-Théâtre*).
J'attends Ernest, un acte. (*Palais-Royal*).
Le Paradis, trois actes. (*Palais-Royal*).
Ma Bru ! trois actes. (*Odéon*).
M'amour, trois actes. (*Palais-Royal*).
Nelly Rozier, trois actes. (*Nouveautés*).
La famille Boléro, trois actes. (*Nouveautés*).
Heureuse ! trois actes. (*Vaudeville*).

COMÉDIES DE SALON

La Soirée du seize, un acte.
Le Papillon, un acte en vers.
Gustave, un acte.
La Douche, un acte.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Nous deux ! un volume en prose.
Petits vers pour les petits (CHOSES ENFANTINES A DIRE), un volume.

PAUL BILHAUD

Ça !...
et le reste





PARIS. — I
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)
27, RUE DE RICHELIEU, 27

—

1903

De cet ouvrage il a éte tiré à part quatre exemplaires sur papier du japon et huit exemplaires sur papier de hollande, numérotés et paraphés par l'éditeur.



ÇA !...

(PROFIL DE PARISIENNE)

ÇA !...

(PROFIL DE PARISIENNE)

Chez cet être délicieux
Tout est au gré de la nature ;
Les cheveux fous mangent les yeux
Et les yeux mangent la figure.

Le nez, avec des airs osés,
Malin, fripon, guette, furette ;
La lèvre, tendue aux baisers,
A la riposte est toujours prête.

La main est fine, le pied vif,
Le bras, rond, tient bien à l'épaule ;
La taille est droite comme un if,
Avec des souplesses de saule.

Tout ça c'est coquet, c'est gentil,
C'est l'esprit, le charme, la grâce ;
D'où ça vient-il ? Où ça va-t-il ?
On ne sait, ça naît et ça passe.

C'est un fruit que nous aimons bien
Et dont la saveur est exquise ;
Ça s'habille avec presque rien
Et c'est mis comme une marquise.

Ça renaît à chaque printemps,
Plus frais que la fleur odorante,
Et, quand ça possède vingt ans,
Ça les conserve jusqu'à trente.

Ça jette au delà des moulins
Plus de bonnets qu'un pape même
N'en pourrait bénir des deux mains
Et ça dit : « Moi, j'aime qui m'aime ! »

C'est encor trop modeste, car
Lorsqu'on l'aime ça vous adore ;
Ça n'a qu'un seul dieu : le hasard,
Et ça se couche avec l'aurore.

Ça vous a des chagrins d'amour
A fendre l'âme d'un apôtre ;
Ça se tue une fois par jour,
Et ça meurt dans les bras d'un autre.

Tantôt béni, tantôt maudit,
Tête brune ou bien tête blonde,
Lorsque ça raisonne, ça dit :
« Bah ! après moi la fin du monde ! »

MONSIEUR, MADAME
ET BÉBÉ

MONSIEUR, MADAME
ET BÉBÉ

Madame rentre, monsieur part :
Affaires... cercle... politique...
Puis, éreinté, blême, asthmatique,
Monsieur rentre, à la nuit, très tard.

Monsieur rentre, madame part :
Théâtre... bal... concert... soirée...
Puis, la mine pâle, tirée,
Madame rentre, au jour, très tard.

Monsieur tout le jour absorbé,
Madame toute la nuit prise,
On se demande avec surprise
Comment a pu naître Bébé ?..

RENCONTRE AUX CHAMPS

RENCONTRE AUX CHAMPS

Il allait, tenant à la main
La fleur prise au bord du chemin,
Et sa voix éclatait, joyeuse.
Elle, marchant à pas posé,
Venait dans le sens opposé
Et chantait, en marchant, rêveuse.
Or, au détour d'un petit bois,
        Tous deux se rencontrèrent,
Restèrent tous les deux sans voix
Et tous les deux se regardèrent.

Enfin lui, plus audacieux,
D'autant qu'elle baissa les yeux,
S'avança d'un pas sur la route.
Elle également fit un pas,
Sans savoir pourquoi, pour ne pas
Avoir l'air d'avoir peur, sans doute.
Il lui dit avec embarras :
— Bonjour, mademoiselle. »
Elle, un peu confuse et tout bas :
— Bonjour, monsieur, » répondit-elle.

Ce n'était pas compromettant,
Et ce simple bonjour pourtant
Fut loin de les mettre à leur aise ;
Ils restaient là, sans dire un mot,
Lui, rougissant comme un pavot,
Elle, plus rose qu'une fraise.
Un oiseau jeta sa chanson
Au-dessus de leur tête :
— Ah ! dit-elle, c'est un pinson. »
— Non, dit-il, c'est une fauvette. »

Voyant qu'ils s'étaient donné tort,
Et désireux d'être d'accord,

Avec une grâce parfaite
Vite ils se donnèrent raison :
— Oui, disait-il, c'est un pinson. »
— Non, disait-elle, une fauvette. »
Il résulta de l'incident
La preuve incontestable
Qu'il était tout à fait galant,
Qu'elle était tout à fait aimable.

Pourtant il murmura, chagrin :
— Adieu ! Suivez votre chemin,
« Votre promis attend, sans doute. »
Elle dit, comme avec regret :
— Votre promise m'en voudrait
« De vous attarder sur la route. »
— Ma promise ? Je n'en ai pas
« Et ma peine est profonde. »
— Un promis ? Moi ? dit-elle, hélas !
« Personne ne m'aime en ce monde. »

Alors, se rapprochant un peu,
Sous l'effet de ce double aveu
Qui l'un vers l'autre les attire,
Les yeux baissés, troublés, émus,

Ils cherchent et ne trouvent plus
La moindre parole à se dire.
Mais chaque cœur bat en secret
Et bat et bat si vite,
Si fort qu'il devient indiscret
Et trahit l'émoi qui l'agite.

Si bien que lui, voyant soudain
La fleur qu'il tenait à la main,
L'offre et, d'une voix indécise :
— Je suis ton promis, si tu veux ? »
Elle, la fleur dans ses cheveux :
— Si tu veux, je suis ta promise. »
Ils s'unirent au premier jour.
Et tout ceci nous montre
Que le cœur est fait pour l'amour
Et, sans le chercher, le rencontre.

MOI, SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU...

MOI, SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU...

Moi, si j'étais petit oiseau,
Je voudrais pas avoir de plume ;
Quand on en a, ça tient trop chaud,
Quand on les perd, ça vous enrhume.

Je voudrais pouvoir, à mon gré,
Et selon la température,
Me promener tout nu, l'été ;
L'hiver, rester chez moi nature.

Outre qu'il irait toujours bien,
Cet habit serait très commode :
D'abord il ne coûterait rien
Et ne changerait pas de mode.

Mais, étant un petit oiseau
Poli, sachant les convenances,
J'aurais un tout petit chapeau
Pour saluer mes connaissances.

OBSESSION

OBSESSION

Je la vois encor, rose et blonde ;
Voilà plus d'un an de cela !
Elle riait de tout le monde ;
J'en rêve depuis ce jour-là.

Avec l'air d'un enfant qu'on gronde,
Elle consentit à chanter.
Je m'approchai, pour l'écouter...
Je la vois encor, rose et blonde !

Jamais artiste n'exhala
Plus tendrement un air plus tendre.
Il me semble toujours l'entendre !
Voilà plus d'un an de cela.

Tout autour d'elle on fit la ronde,
Pour la complimenter et pour
Lui faire même un peu la cour.
Elle riait de tout le monde !

Ma timidité recula
Devant les perles de son rire.
Je fus seul à ne lui rien dire...
J'en rêve depuis ce jour-là !

HISTOIRE PONCTUÉE

HISTOIRE PONCTUÉE

Madame la Virgule et monsieur du Tréma
Devaient se marier ensemble. Mais voilà
Qu'elle apprend tout à coup que son futur — l'infâme !
Est actuellement épris d'une autre femme.
Elle le fait venir. Ils sont dans le salon.
Lui, ne se doute pas qu'elle en sait aussi long.
Très nerveuse, elle sonne. Un serviteur fidèle
Entre ; c'est Guillemet. Ayant besoin d'air, elle,
Montrant au serviteur les fenêtres, lui dit :
— Ouvrez-les, Guillemet. »

Guillemet les ouvrit.
Alors, calmée un peu par les senteurs champêtres,
De nouveau montrant à Guillemet les fenêtres :
— Fermez-les, Guillemet. »
Guillemet les ferma.
Madame la Virgule et monsieur du Tréma
Restèrent seuls.
— J'étais, lui dit-elle, fort aise,
» Mon cher monsieur, d'entrer dans votre parenthèse,
» Mais puisqu'une autre femme est mieux à votre goût
» Que moi, — ne niez pas, monsieur, car je sais tout,
» Elle est jeune, jolie et se nomme Cédille,
» Danseuse à l'Opéra, dans le premier quadrille —
» Brisons donc là. »
Tout ça, dit d'un accent aigu.
Le pauvre du Tréma, piteux, mais convaincu
Qu'on se tire toujours d'affaire en étant brave,
Riposta d'un air digne, avec un accent grave :
— Madame !... »
— Assez, monsieur, point d'exclamation,
« Je ne souffrirai point d'interrogation !
» Adieu ! »
Du Tréma, certe, était très philosophe,

Mais vraiment, sous le coup d'une telle apostrophe
Et comprenant le faux de sa situation,
Il renonça soudain à tout trait d'union.
Prenant l'air fort pincé de quelqu'un qui se vexe,
Il fronça les sourcils en accent circonflexe
Et, se sentant coupable au fond sur plusieurs points,
Il sortit brusquement, en serrant les deux poings !

Une femme frappée ainsi, d'un coup si traître,
C'est affreux ! C'est la mort ! Et vous croyez peut-être
Que madame Virgule en mourut ? Non, bien loin !
Elle s'éprit d'un autre, un certain monsieur Point,
Et bientôt eut lieu, sans que ce fût ridicule,
Le mariage très select Point et Virgule.
Ils eurent des enfants et l'on peut, à Chatou,
Voir pêcher plus d'un Point à la ligne.

C'est tout.

BÉATITUDE

BÉATITUDE

Dans le pré vert, strié par la flore champêtre,
Avec la majesté de leur grand oncle Apis,
Lentement, chaque jour, les vaches viennent paître
Et refaire du lait pour gonfler leurs longs pis.

Sans faire attention aux chétifs petits êtres
Que leur masse hypnotise, effarés et tapis,
Elles ruminent l'herbe en de béats bien-êtres
Ou se couchent dessus comme sur un tapis.

Et l'on croirait que rien de ces passives rousses
N'a le don d'animer le morne hébêtement.
Elles ont cependant des sensations douces,

Et l'on porte une envie au calme enchantement
Que donne à leurs yeux ronds, grands ouverts sur l'espa
La contemplation du train express qui passe.

L'AMOUR MENDIANT

L'AMOUR MENDIANT

Vous l'avez rencontré, sans doute,
L'aveugle dont je parle ici,
Implorant, piteux et transi,
Les gens qu'il trouve sur sa route.

Son air vous semble intéressant,
Vous êtes émus et peut-être
Vous allez à ce petit être
Jeter quelque chose en passant.

Ah ! naïfs ! passez votre route,
Détournez-vous, pressez le pas,
Car le drôle se rit tout bas
Du cœur qui s'arrête et l'écoute.

Et cet effronté vaurien
Qui prie et semble se soumettre,
Dès qu'on l'oblige parle en maître
Et n'est jamais content de rien :

Ce qu'on lui donne il le refuse,
Ce qu'on lui refuse il le prend,
Quand il tient jamais il ne rend,
Dès qu'il peut user, il abuse !

LES... DUPONT

LES... DUPONT

Monsieur et Madame Dupont,
— Et sans relation aucune —
Un beau soir, ouvrent un salon
En leur hôtel, quai de Béthune.
Invité, tout Paris répond
A l'invitation Dupont
Et, depuis, chacun les fréquente.
Ce sont des gens
Très obligeants
Qui reçoivent d'une façon charmante.

Leur plaisir est de recevoir.
Après tout, chacun sa faiblesse.
Au fond, c'est un plaisir de voir
Employer si bien la richesse.
La leur est récente ; on prétend
Qu'elle est venue en un instant
D'une faillite intelligente.
Ce sont des gens
Très obligeants
Qui reçoivent d'une façon charmante.

Dupont est un homme tout rond
A qui l'on plaît vite, très vite ;
Et quant à madame Dupont
On lui plaît aussi tout de suite.
Quelqu'un — est-on méchant, voyez ! —
Dit qu'ils ne sont pas mariés.
Il se peut que ce quelqu'un mente !
Ce sont des gens
Très obligeants
Qui reçoivent d'une façon charmante.

Ils ont un hôtel merveilleux !
Tentures ! Peintures ! Sculptures!
Et tout est ordonné chez eux,
Rangé, réglé... sauf les factures.
Et quand un fournisseur produit
Sa note, en insistant, on lui
Fait une commande importante.
Ce sont des gens
Très obligeants
Qui reçoivent d'une façon charmante.

Leurs bals ont un brillant aspect,
Société nombreuse, choisie :
Princes de la finance, avec
Des chevaliers de l'industrie.
On danse, on cause, on joue un peu ;
Ces diables de Dupont, au jeu,
Ils ont une veine constante !
Ce sont des gens
Très obligeants
Qui reçoivent d'une façon charmante

Dupont est très musicien,
Non pas que lui-même pratique,
Mais il donne, et, ma foi, très bien
D'excellents conseils en musique.
Demandez à tous ses amis,
Quand Dupont en tête s'est mis
De vous faire chanter, on chante.
Ce sont des gens
Très obligeants
Qui reçoivent d'une façon charmante.

Dans les sociétés de secours
Madame Dupont — oh ! pas fière ! —
Ne brigue aucun honneur ; toujours
Un poste effacé : trésorière.
Et rien ne l'en fera sortir,
Elle est si modeste ! Tenir
La caisse est tout ce qui la tente.
Ce sont des gens
Très obligeants
Qui reçoivent d'une façon charmante.

Gros farceur avec passion,
Dupont reçut de la nature
Un vrai don d'imitation :
Il imite la signature.
Quand c'est réussi proprement,
Il lance ça discrètement
Et, si ça rate, il en plaisante.
Ce sont des gens
Très obligeants
Qui reçoivent d'une façon charmante.

Vous seriez gênés, vous auriez
Un paiement très urgent à faire,
N'allez pas chez des usuriers,
Dupont va vous tirer d'affaire,
Toujours accueillant, toujours prêt
A prêter. Quant à l'intérêt,
Ce qu'on veut : dix pour cent, vingt, trente.
Ce sont des gens
Très obligeants
Qui reçoivent d'une façon charmante.

Vous voulez, au lieu d'emprunter,
Placer de l'argent au contraire ?
Allez chez Dupont sans tarder ;
Justement il lance une affaire
Excellente ! Il vous met dedans ;
Nul risque et des renseignements
Sûrs ! Au besoin il en invente.
Ce sont des gens
Très obligeants
Qui reçoivent d'une façon charmante.

Voilà ce qu'étaient les Dupont,
Car ils ne sont plus ! C'est la vie !...
Ils ne sont pas morts, non, ils sont
En prison, pour escroquerie.
Et Paris, à qui l'on a pris
Ses chers Dupont, ah ! tout Paris
En est bien triste et se lamente !...
C'étaient des gens
Très obligeants
Qui recevaient d'une façon charmante !

LA REVANCHE D'ÈVE

LA REVANCHE D'ÈVE

Accroupie et tout doucement
La blonde charmeuse exécute
Un air, pour charmer le serpent,
En soufflant dans la double flûte.

Lui, dardant son œil ennemi,
Redresse sa tête perverse,
Puis retombe, comme endormi
Par cet air très doux qui le berce.

Et la charmeuse, avec fierté,
Se rappelant Eve et la chute,
Regarde le serpent dompté
Par un tout petit air de flûte;

La joie est dans ses yeux hardis,
Elle a réalisé son rêve :
La revanche du Paradis!
Le serpent à la merci d'Eve!

LES DEUX PAYSAGES

LES DEUX PAYSAGES

Qu'il était affreux ce village
Entre deux falaises assis,
Offrant, pour tout attrait, sa plage
Aux durs galets mal dégrossis.

Ses distractions étaient rares,
Son hôtel manquait de confort,
Ses baigneurs semblaient tous bizarres
Et paraissaient s'ennuyer fort ;

Un ciel brumeux, de faux artistes,
De vrais sots, un douanier bleu,
Vingt malheureux pêcheurs très tristes,
Telle était la gaîté du lieu.

Pourtant, par un mirage étrange,
Je n'ai qu'à fermer les deux yeux
Pour que soudain le décor change
Et m'apparaisse merveilleux.

C'est que ton souvenir, mignonne,
Le transforme encore aujourd'hui
Ce pays perdu qui rayonne
Dès que je te revois en lui.

Il devient charmant ce village :
Par une subite clarté
Ses environs, son ciel, sa plage,
Tout s'embellit de ta beauté.

L'hôtel était très confortable,
Puisque, malgré ses airs navrés,
Malgré son lit, malgré sa table,
Nous nous y sommes adorés.

Les affreux galets de la grève
Prennent des aspects moins grognons
Lorsque je te revois, en rêve,
Y promener tes pieds mignons.

Des baigneurs tu disais, si bonne :
« Ils ont l'air de bien braves gens. »
Ce brevet que ton cœur leur donne
Me les fait croire intelligents.

Près des faux artistes je pense
Que s'est arrêté ton pas lent
Et, gagné par ton indulgence,
Je leur trouve à tous du talent.

Grâce à l'esprit que tu leur prêtes,
Les sots même, oui, même les sots
A mes yeux deviennent moins bêtes;
Je pourrais citer leurs bons mots !

Le douanier réglementaire,
Avec sa raideur d'empaillé,
Prend une allure militaire,
Puisque tu ne l'as pas raillé.

Tout s'illumine à ton passage !
Jusqu'à ces pêcheurs malheureux
Dont s'attendrit le dur visage
A ta voix si douce pour eux.

Pour donner une autre apparence
A ce village inanimé,
Il a suffi de ta présence ;
Tu passas, tout s'est transformé.

Et, pour moi, cet endroit vulgaire
Demeure immuablement beau ;
C'est comme un cadre qui s'éclaire
De la lumière du tableau.

L'AGNEAU ET LE LOUP

L'AGNEAU ET LE LOUP

La bergère Colinette
Au cou d'un tout jeune agneau
Avait mis une clochette
Pour guider tout le troupeau.
Colas aimait la bergère,
Mais pauvre, pauvre Colas!
Elle ne l'écoutait guère
Et ne lui répondait pas.

Pour triompher de la belle,
Colas, un soir, s'empara
De l'agneau de la cruelle,
Au fond d'un bois l'égara,
Puis, détachant la clochette,
Il l'agita tout à coup.
Et que trouva Colinette
Au lieu de l'agneau?... Le loup.

OFFRANDE

OFFRANDE

Quand elle se fut mise à nu,
— C'est son métier, elle est modèle —
Le sculpteur pas encor venu,
Elle s'assit. Or, tout près d'elle,

Elle remarqua par hasard
Un buste : une barbiche jaune,
Un regard paillard, goguenard,
Une oreille pointue — un faune.

Et ce faune la regardait
Avec une fixité telle
Que, tout comme s'il entendait :
« Qu'est-ce que tu me veux? » fit-elle.

Elle se leva, vint à lui
Et lui dit, tout près, bouche à bouche :
« T'as ciré ton œil? il reluit!...
« Tu rigoles? T'es pas farouche!

« Moi non plus... Tu me plais, tu sais?
« Tu dois aimer faire la fête!...
« Mais un buste, c'est pas assez
« Pour faire la fête complète.

« C'est dommage, mon pauvre vieux,
« Car regarde un peu l'étalage,
« Est-ce assez chouette? As-tu vu mieux?
« Défendu tout ça!... C'est dommage!...

« Eh bien! quoi? T'as l'air tout chagrin.
« C'est moi qui t'ai rendu morose?
« Pour te consoler, gros serin,
« Tiens, je vais t'offrir quelque chose. »

Alors, la poitrine en avant,
Dans la plus coquette des poses,
Au faune elle offre gentiment
Deux petits boutons de fleur roses.

LES BAISERS

LES BAISERS

Je les aime, tous tes baisers,
Ils sont la fraîcheur et la flamme ;
Qu'ils se donnent longs ou pressés,
J'y sens le parfum de ton âme;
Quand ils se taisent, je réclame,
Et je n'en ai jamais assez!...
Je les aime, tous tes baisers.

Je l'aime, ton baiser gentil,
Celui de la première étreinte;
Il vient du dehors; tout petit,
Tout frileux, tout rempli de crainte;
Sa frayeur est bientôt éteinte,
Il se rassure et se blottit...
Je l'aime, ton baiser gentil.

Je l'aime, ton baiser pressé
Qui de l'occasion profite;
Il est imprudent! insensé!
J'en ai peur, sans que je l'évite.
Il a beau se donner très vite,
Ce qu'il dit, l'amour seul le sait!...
Je l'aime, ton baiser pressé.

Je l'aime, ton baiser frôleur
Qui va, vient, léger, menu, mièvre,
Sans se poser, l'ensorceleur,
Afin d'exaspérer ma fièvre.
Quand il passe tout près, ma lèvre
Le respire comme une fleur...
Je l'aime, ton baiser frôleur.

Je l'aime, ton baiser très lent;
C'est l'émotion qui commence,
Le charme qui gagne, troublant
Comme l'intime confidence
D'un cher désir, faite en silence
Et que l'on recueille en tremblant...
Je l'aime, ton baiser très lent.

Je l'aime, ton baiser très fort,
Car il dit que nous allons être
L'un à l'autre, ensemble, et d'accord
Dans l'abandon de tout notre être;
C'est le baiser chaud qui pénètre,
C'est le baiser qui crie et mord!...
Je l'aime, ton baiser très fort!

Tous je les aime, tes baisers,
Ils sont la fraîcheur et la flamme;
Qu'ils se donnent longs ou pressés,
J'y sens le parfum de ton âme;
Quand ils se taisent, je réclame
Et je n'en ai jamais assez!
Je les aime, tous tes baisers!...

FLEUR SANS PARFUM

FLEUR SANS PARFUM

Le moissonneur brun dort à l'ombre de sa gerbe ;
Un sommeil bien gagné fait les rêves meilleurs.
Midi. C'est le repos pour tous les travailleurs.
Comme les gens les bœufs se sont couchés sur l'herbe.

Nul bruit. Seul un grillon jette sa note acerbe.
Soudain, venu d'un pré, d'un jardin ou d'ailleurs,
En plein sur les naseaux d'un des lourds sommeilleurs
Se pose un papillon éclatant et superbe.

Alors, sans déranger sa tête du sillon,
Le ruminant entr'ouvre un grand œil bénévole,
Aspire cet objet doux, frôleur, tatillon

Et, ne lui trouvant pas de parfum, se désole!...
Car, pour les pauvres bœufs naïfs, un papillon
Est une fleur coupée à sa tige et qui vole.

L'AMOUR EN PÉNITENCE

L'AMOUR EN PÉNITENCE

Grande nouvelle!... Cupidon,
Ce dieu digne de la potence,
Sans aucun espoir de pardon
Vient d'être mis en pénitence.
Et par qui? Par le monde entier
Qui, dans sa fureur légitime,
S'insurge contre son geôlier,
Pour punir son crime! et quel crime!...
Ne s'était-il pas avisé,
Ce brigand d'Amour, ce vampire,
De vouloir... non, c'est insensé!...
De vouloir... Je n'ose le dire

Tellement ce qui lui poussa,
Ces temps derniers, dans la cervelle
Est affreux !... Quand on apprit ça,
La fureur fut universelle,
Et les femmes, le même jour,
En meeting jugeant sa conduite,
Votèrent qu'on mettrait l'Amour
En quarantaine tout de suite.
Par prudence de son carquois
On enleva toutes les armes,
Puis les femmes, d'un air narquois,
Vinrent s'égayer de ses larmes.
L'Amour les vit, en bataillons,
Passer devant lui par centaines,
Par milliers et par millions,
Blondes, brunes, rousses, châtaines.
Et toutes, au nez du pandour
S'esclaffant, en haussant l'épaule,
Disaient : « Tu pleures à ton tour,
» C'est bien fait pour toi, méchant drôle ! »
Et cela dura tant et tant
Qu'enfin, cédant à la menace,
Cupidon, pâle, repentant,

A bout de forces, cria : « Grâce !... »
On voulut bien pardonner. — Mais,
Pour faire oublier sa boutade,
Il dut jurer de ne jamais
Recommencer cette incartade.

Mais enfin qu'avait-il donc fait?
De quoi donc était-il coupable?
Direz-vous, quel tour ? quel forfait ?
Pour voir — spectacle invraisemblable —
Les femmes s'unir contre lui
Dans cette rage universelle?

Ce qu'il avait fait? Le voici :
Il voulait devenir fidèle ! !

LES DEUX MARBRES

LES DEUX MARBRES

Un ciseau dans la main, le sculpteur, exalté
Par la perfection du modèle, s'applique
A fixer dans le bloc de marbre pentélique
La merveilleusement idéale beauté.

Naïs pose, immuable, et la rigidité
De cette chair dont rien n'altère la plastique
Evoque le repos d'un sphynx énigmatique
Que nul ne peut troubler en sa placidité.

Mais tel est le pouvoir de l'art, telle sa flamme
Que, créateur, l'artiste a trouvé le secret
Dans ce corps, qui n'était que beau, de mettre une âme !

Et tandis qu'emporté par son rêve il tirait
Des flancs du marbre froid l'image de la femme,
La femme restait froide et le marbre vibrait!

TROTTIN

TROTTIN

Va, gentil trottin, trotte, trotte,
En robe étroite, en jupon court.
Par le beau temps ou par la crotte,
Va, gentil trottin, trotte, trotte.
Chez la marquise ou la cocotte,
Par la ville ou par le faubourg,
Va, gentil trottin, trotte, trotte,
En robe étroite, en jupon court.

Car elle t'attend, la cliente
Dont tu vas livrer le chapeau ;
Peut-être elle s'impatiente,
Car elle t'attend, la cliente.
A travers la foule grouillante
Tu te faufiles, en oiseau,
Car elle t'attend, la cliente
Dont tu vas livrer le chapeau.

Bien que ce soit chapeau de dame
Que tu transportes à ton bras,
Tu te fais ton petit programme,
Bien que ce soit chapeau de dame,
Et rêves, en ta petite âme,
Du monsieur... que tu coifferas,
Bien que ce soit chapeau de dame
Que tu transportes à ton bras.

UN IMBÉCILE

UN IMBÉCILE

Je connais un charmant garçon,
Instruit, ayant un nom qui sonne,
Aimable, gai comme un pinson,
Jeune, fort bien de sa personne;
Enfin tout à fait comme il faut.
C'est pour cela que l'on regrette
D'autant plus qu'il ait un défaut :
Il est si bête !

D'une bêtise à rendre, hélas!
Des points à la bêtise même.
Sa bêtise dans tous les cas
Est chez lui poussée à l'extrême ;
On veut l'éclairer, pas moyen,
On veut le pousser, il s'arrête,
On insiste, il ne comprend rien!
Il est si bête!

Il dit toujours la vérité,
Se découvre en parlant aux dames,
Fait volontiers la charité
Et croit à la vertu des femmes!
Aimable, obligeant, tolérant,
A ses amis souvent il prête,
Et lui, quand il emprunte, il rend!
Il est si bête!

Nous tous, cela n'est pas douteux,
Consentirions, sans nulle honte,
Aux compromis les plus honteux,
Si nous y trouvions notre compte.

Mais lui, qu'il rencontre un coquin
— Honnête après fortune faite, —
Il lui refusera la main ;
Il est si bête!

A prendre femme résolu,
Il eut le choix entre deux : l'une,
Très riche, mais pas en vertu ;
L'autre, honnête, mais sans fortune.
Vous, moi, n'est-ce pas, savons bien
Laquelle eût fait notre conquête ?
Lui, prit celle qui n'avait rien!
Il est si bête!

Avoir pris femme par amour,
C'était déjà bien imbécile ;
Il reste tel qu'au premier jour,
Avec elle empressé, docile.
Il l'appelle : « Mon cher trésor!
» Mon ange, mon chat, ma poulette. »
Après trois ans il l'aime encor!
Il est si bête!

Enfin ce fou, cet iroquois,
Vit en bon père de famille,
Comme le dernier des bourgeois,
Aimant sa femme, aimant sa fille.
Passant sa vie entre elles deux,
A qui veut l'entendre il répète,
Savez-vous quoi ?... Qu'il est heureux !...
Il est trop bête !!



RÊVERIE DEVANT L'ANTIQUE

RÊVERIE DEVANT L'ANTIQUE

Azylda s'en était allée,
Un soir, seule dans le jardin,
Et voilà qu'au fond d'une allée
Azylda se trouve soudain

Devant un Hercule Farnèse,
Bien campé dans la nudité
Qui met ses mouvements à l'aise
Et ne lui tient pas chaud, l'été.

Azylda croyant voir un être
Vivant — elle est seule, il fait noir —
Se cache derrière un gros hêtre,
Pour ne pas être vue... et voir.

Et bientôt sa frayeur s'est tue,
Son petit cœur s'est desserré ;
Ce n'est qu'une simple statue !
C'est celle d'Hercule, il est vrai,

Mais Hercule n'est pas un homme,
C'est un dieu !... Dans un pareil lieu,
A la nuit, toute seule, en somme,
On peut bien contempler un dieu.

Elle contemple... puis, se trouble...
Pour ne pas voir, baisse les yeux...
C'est encore pire !... elle voit double !...
Elle les ferme... elle voit mieux !...

Alors elle les rouvre. Et comme
Elle est femme, ce que surtout
Elle regarde, c'est la pomme
Qu'Hercule a dans la main. Et tout

Disparaît pour Azylda, rose
Devant ce fruit officiel
Qui, pour les femmes, est la chose
Qui mène en enfer — par le ciel.

Et l'adorable fille d'Eve,
Près de cette divinité,
Se sent emportée en un rêve,
Un beau rêve d'humanité !...

DEMAIN ?...

DEMAIN ?...

Tu dis « demain ! » mon adorée?
Demain ! Sais-tu bien ce que c'est?
Enigme encore indéchiffrée,
Ce que sera demain, qui sait ?
Mais pour ta chère impatience
Demain c'est le « pas encor vu, »
Et tu te dis : « C'est l'espérance ! »
Sans songer que c'est l'inconnu !

Demain t'attire, curieuse,
Et tu cours au devant de lui !
Ah ! pourquoi ton âme anxieuse
Va-t-elle au delà d'aujourd'hui?
Avant même qu'il pense à naître,
Tu veux demain? Vœux superflus !
Car tu regretteras peut-être
Hier!... qui ne reviendra plus.

VISION MÉTALLIQUE

VISION MÉTALLIQUE

Elle s'est endormie, en lisant, dans la serre,
Etendue au hasard sur le canapé long.
Autour d'elle les fleurs, comme un mal nécessaire,
Font une dangereuse atmosphère de plomb.

La serre peu à peu prend un aspect de tombe ;
La lumière, le bruit, tout s'assoupit, s'éteint
Autour de la dormeuse et, sous le soir qui tombe,
Les blanches mains ont des pâleurs mates d'étain.

La respiration soulève la poitrine
Et l'indiscrétion du peignoir entr'ouvert
Laisse entrevoir deux seins bien droits dont on devine
Sous le satin rosé, la fermeté de fer.

La nuit vient tout à fait, une nuit enlunée
Qui baigne ce beau corps dans un halo très doux ;
La tête s'est penchée et comme abandonnée
Dans les cheveux aux chauds reflets de cuivre roux.

Rien ne semble devoir troubler cette accalmie...
Mais un rayon de lune à ce front pur qui dort
Donne un très long baiser et voilà l'endormie,
Sous ce rayon d'argent, qui fait des rêves d'or!

MONSIEUR BÉBÉ

MONSIEUR BÉBÉ

Au fond du berceau blanc et rose,
Dans le plus charmant abandon,
Monsieur Bébé, calme, repose,
Le corps bien chaud sous l'édredon.

Les parents de ce personnage
Ont dû, ce soir-là, s'absenter;
Il a dix mois et, vu son âge,
Il faut quelqu'un pour le garder.

On a donc écrit, à la hâte,
Aux grands parents, pour les prier,
Mission douce et délicate,
De venir, ce soir, le veiller.

Et les deux vieux, par un caprice
Que certes chacun comprendra,
Disent bientôt à la nourrice :
« Retirez-vous, nous sommes là. »

Pauvres grands parents ! il leur semble
Qu'un tiers gâterait leur bonheur ;
Ils préfèrent rester ensemble
Pour mieux laisser parler leur cœur.

Et Dieu seul sait comme ils bavardent
Les cœurs ravis de ces deux vieux
Qui sont là, penchés, et regardent
Bébé qui dort insoucieux !

— Prenons garde qu'il ne s'éveille !...
— Est-il fort ! — Quels jolis bras blancs !...
— Comme il est beau, quand il sommeille,
« Le bel enfant de nos enfants !...

— Oh! sa petite jambe est nue !
— Je vais la recouvrir — Non, moi !
— Tu ne sais pas ! — Chut !... il remue !
— Tu fais du bruit ! — C'est toi ! — C'est toi ! »

Par bonheur, ce n'est qu'une alerte,
Allons, personne n'aura tort.
La jambe nue est recouverte
Et monsieur Bébé se rendort.

Cela dure à peine un quart d'heure !
Il s'est agité de nouveau !...
Cette fois, c'est plus grave, il pleure !...
Les deux vieux courent au berceau.

Leur figure peu familière
Au gamin le rend tout surpris,
Il s'effraie et, loin de se taire,
Il redouble aussitôt ses cris.

« Quand un enfant pleure, on le berce, »
Disent les grands parents émus ;
Cette fois, ça produit l'inverse !
Bébé pleure de plus en plus.

Et la nounou que l'on appelle
Ne vient pas, ne peut pas venir.
On l'a renvoyée et la belle
En a profité pour sortir.

Alors troublés ils délibèrent,
Privés qu'ils sont de ce secours,
Et pendant qu'ils se désespèrent,
Monsieur Bébé pleure toujours !

— Vois-tu, nous devrions le prendre,
« Le porter un peu dans nos bras. »
Mais, au moment de l'entreprendre,
Ils sont si vieux !... ils n'osent pas.

— Pourtant il faut bien qu'il s'arrête !...
« Du courage ! » Et, très effrayés,
Grand papa le prend par la tête,
Grand'maman le prend par les pieds.

Alors nouvelle inquiétude,
Bébé s'agite comme un ver ;
On sent qu'il n'a pas l'habitude
De voyager ainsi, c'est clair.

Si bien qu'éperdu, le grand-père,
Sans y penser, ouvre les bras,
Et voilà la pauvre grand'mère
Qui tient Bébé... la tête en bas!

Avec terreur on le redresse!
Il était temps! il étouffait!...
Après cette belle promesse,
Les vieux s'affolent tout à fait.

Et ne sachant plus trop que faire,
Désespérant de l'apaiser,
On met monsieur Bébé par terre,
Et l'on s'efforce à l'amuser.

Grand'maman lui fait des risettes
Et grand papa, lui, plus nerveux,
Saisit la pelle et les pincettes
Dont il tire un concert affreux!

Puis, l'enfant paraissant se taire :
— Il ne pleure plus! Quel bonheur! »
— Je crois bien, répond la grand'mère,
« Regarde-le, tu lui fais peur! »

Grand-père, tout honteux, se baisse
Pour prendre et rassurer Bébé,
Mais l'âge trahit sa tendresse;
Sur les genoux il est tombé.

Un mouvement qu'il fait l'achève,
Il veut se dresser, mais en vain...
Et c'est grand'mère qui relève
Et le grand-père et le gamin.

Et le gamin toujours réclame!
— Il a faim, sans doute? — Oui! voilà!
— Que lui donner, ma pauvre femme,
« Le restaurant n'étant plus là?

— Trouvons-lui quelque chose à boire,
« Ça lui trompera l'estomac. »
Vite on cherche, on ouvre une armoire,
Ciel!... Kirsch! Rhum! Chartreuse! Cognac!

— Cette collection étrange
« N'est pas du tout ce qu'il nous faut;
« Nous ne pouvons à ce cher ange
« Donner de pareils goûts si tôt. »

Et Bébé fait le diable à quatre !
— Sapristi ! quel vilain enfant !
« Dit grand-père, ah ! je vais le battre ! »
Mais grand'mère le lui défend !

L'orage menaçait, il gronde !
Il éclate !... Et les pauvres vieux,
De la meilleure foi du monde,
Se disputent à qui mieux mieux.

La scène est touchante et grotesque !
Chacun crie ! Et le plus affreux,
C'est que Bébé s'étrangle presque,
En voulant crier plus fort qu'eux !

— Ah ! mon Dieu ! le voilà tout pâle !
— Il devient rouge ! — Il devient bleu !
— Doux Jésus ! Il suffoque ! — Il râle !
— Il va trépasser ! — Ah ! mon Dieu !... »

Et s'exagérant ce malaise,
Chacun, croyant que c'est la fin,
Tombe, accablé, sur une chaise,
Plus malade que le gamin !...

Et, juste à ce moment du drame,
Rentrent les deux jeunes époux
A qui les vieux, la mort dans l'âme,
Disent : — Grâce!... Pardonnez-nous!... »

Mais, avant qu'on ait pu se rendre
Compte de ce qui s'est passé,
Un cri joyeux se fait entendre,
Et c'est Bébé qui l'a poussé.

Car, pour éclairer son visage,
Une caresse lui suffit,
Maman l'embrasse, adieu l'orage!
Il ne pleure plus, il sourit.

La moralité, ce me semble,
Est qu'il faut toujours éviter
De laisser trois enfants ensemble
Sans personne pour les garder.

MADRIGAL ROCOCO

MADRIGAL ROCOCO

Montant à cheval comme nulle au monde,
Vous forcez les yeux à vous admirer,
Et votre beauté vaporeuse et blonde,
Séduisant les cœurs, les fait soupirer.

Est-ce votre adresse, est-ce votre grâce
Qui plaît davantage ? On ne peut savoir,
Car à peine a-t-on le temps de vous voir,
Lorsque vous passez, dévorant l'espace.

Et si vous voulez qu'on loue à loisir
Ou bien l'amazone ou bien Isabelle,
Il faut vous résoudre alors à choisir
De passer moins vite ou d'être moins belle.

L'INCONSOLABLE

L'INCONSOLABLE

Elle aimait. L'amour s'est enfui,
Lui laissant au cœur la blessure
Dont la meurtrissure
Reste aussi vivace aujourd'hui.

A la Vierge, ainsi qu'à ses saintes,
Elle offrit ce cœur, sans retour
Fermé pour l'amour,
Par respect des amours éteintes,

Ce serment devient son orgueil.
Depuis son illusion morte,
Toujours elle porte
Un ruban noir — éternel deuil ! —

Et, sous peine de sacrilège,
Nul avec toi ne doit jouer
Ni te dénouer,
Ruban noir sur ce cou de neige.

Ils doivent tous deux demeurer
Immuables, le cœur plein d'ombre
Et le ruban sombre,
Rien ne saurait les altérer...

Et pourtant, avec les années,
Le noir du ruban pâlira,
Le cœur faiblira,
Au caprice des destinées,

Et l'inconsolable, un beau jour,
Changera le ruban morose
Contre un ruban rose,
Emblème d'un nouvel amour.

C'est la vie ! Ici-bas tout passe,
Tout se transforme ; et les douleurs,
Comme les couleurs,
Peu à peu le temps les efface.

LA SONATE

LA SONATE

Je rêvais, étendu sur un moelleux sofa,
Pendant qu'elle jouait une sonate en *fa*
De Mozart. Pour coiffure elle avait une natte,
Mais j'entendais très bien, malgré ça, la sonate.
Elle abaissait sur moi son grand œil assassin,
Ses blanches mains frôlaient les dents du clavecin
Et chacun de ses pieds, chaussé d'une sandale,
Alternativement pressait chaque pédale,
Et le ciel était pur et j'étais triomphant,
Car cette enfant m'aimait et j'aimais cette enfant.

Or, tout en écoutant cet instrument des fêtes,
Je pensais avec quoi les touches en sont faites
Et j'avais, malgré moi, l'esprit préoccupé
Par l'ivoire, en petits carrés longs découpé.
Cet ivoire, jauni par le temps et l'usage,
— Sort réservé, du reste, au plus joli visage —
Ne vient pas dans les bois, le bon Dieu le défend,
Il nous est simplement fourni par l'éléphant;
On l'extrait — je puis bien le dire sans offenses —
De ces deux grandes dents qu'on appelle défenses.
Puis, tout en me faisant cette réflexion,
Tout à coup j'eus comme une hallucination...
Je vis un éléphant qui passait dans les jungles,
Où le tigre en secret aiguise ses dix ongles;
Il allait, jeune encor, rêvant de l'avenir,
Et son œil n'avait pas vu le chasseur venir.
Un homme s'est glissé, lâche, sauvage, étrange,
— Il a mis quatre mois pour arriver au Gange —
Et le fusil bronzé qu'il étreint de ses mains
Est moins noir que ne sont ses projets inhumains!
Il guette!... Il guette!... Et quand l'animal géant passe,
Le chasseur ne voit dans cette effroyable masse
— Qui portait les Romains et leurs tours sans créneaux —

Que les dents... dont on fait des touches de pianos !...
Il vise !... Et, pan ! dans l'œil ! — le seul endroit sensible —
Car il s'est exercé très longtemps à la cible ;
Il sait, ce fournisseur d'Erard, Wolff et Pleyel
Qu'un coup manqué pour lui devient un coup mortel.
Il a fait mouche !... Alors, comme une cathédrale
Qui croulerait, stridente, énorme et sculpturale,
Communiquant au sol un long frémissement,
Le porte-ivoire tombe !... Et son affaissement,
Grâce à ma vision intense et dramatique,
M'apparaissait si net, en cet instant critique,
Que, voyant devant moi l'animal s'affaisser,
Je fis un bond, de peur de me faire écraser,
Et je me réveillai, disant : « Dieu ! que c'est bête !... »
La mignonne était là, regardant, inquiète,
Et ne comprenant rien à mon émotion.
Alors je lui contai toute ma vision ;
Et la pauvre chérie, anxieuse, éperdue,
Etait, en quelque sorte, à ma lèvre pendue ;
Elle écoutait, avec une terreur d'enfant,
Pendant que moi je lui parlais de l'éléphant,
De ce géant à trompe et sans qui les pianistes
Ne pourraient pas jouer des airs joyeux ou tristes.

Et je conclus ainsi : « L'animal sur le sort
» Duquel tu gémis et dont tu pleures la mort,
» Ce martyr, en un mot, mignonne, tu le touches,
» Quand, pour rendre Mozart, tes doigts frappent les touches.
» Aussi, pensant toujours à ce gros opprimé,
» Ne tape pas trop fort... il a peut-être aimé !... »

CHARME DE JEUNE FILLE

CHARME DE JEUNE FILLE

Quand la vie est pour nous méchante,
Pour distraire notre douleur
Il suffit d'un oiseau qui chante,
Il suffit d'un parfum de fleur.

L'hiver, lorsque la fleur est morte
Et que, frileux, l'oiseau s'est tu,
Notre âme hélas! se sent moins forte,
Et notre cœur plus abattu.

Mais alors qu'une jeune fille
Passe, tout près de nos chagrins,
Avec son beau regard qui brille
Et la gaîté de ses refrains,

Le cœur moins tristement soupire
Car il croit retrouver, joyeux,
Le chant des oiseaux dans ce rire,
Les fleurs dans le bleu de ces yeux.

LEVER D'AURORE

LEVER D'AURORE

L'aurore point, comme une source
Qui viendrait éteindre en sa course
L'éclairage de la grande Ourse.

Lors, sans trompette ni tambour,
La nuit brune tire au blond jour
Son bonsoir, en disant : « Bonjour. »

Et l'aurore, aux feux de vestale,
Dans l'immense et céleste stalle
Lentement, lentement s'installe.

De l'Orient à l'Occident,
Ainsi qu'un flacon se vidant,
Sa lumière va, s'évidant.

Les fleurs, de rosée irisées,
Par cette orgie un peu grisées,
Se dodelinent, défrisées.

Dans la masure et dans l'hôtel,
En commençant par tel ou tel,
L'aube éveille chaque mortel.

La fillette qu'amour a prise,
Par consentement ou traîtrise,
Au chant du coq bondit, surprise.

Sa mine, à ce cocorico,
Passe du brun de l'abricot
Au rouge du coquelicot.

Tout renaît, s'agite, tressaille,
Et la brume perd sa grisaille
Qui s'effiloche à la broussaille.

Le dos voûté, les bras ballants,
Le vieux berger mène, à pas lents,
Son troupeau dans les prés salants.

Il mâche avec sollicitude
Le refrain dont, par habitude,
Il tourmente sa solitude.

Avec un gentil petit bruit
L'eau, qui bruissait dans la nuit,
Au jour pareillement bruit.

Sur ses bords, comme des Gisèles,
A la musique de leurs ailes,
Dansent les vertes demoiselles,

Tandis que, sans aucun remord,
Du poisson méditant la mort,
Le pêcheur guette le : « Ça mord ! »

Mais il a beau jeter sa ligne,
L'ablette maligne qu'il guigne
S'en moque comme d'une guigne.

Parmi le thym, sous les sapins,
Trottinent les petits lapins
Qui par les rapins sont là peints.

Avec une grâce parfaite
Dieu déclare ouverte la fête
Et l'aurore est son estafétte.

Chacun sait, qu'il peut compter sur
Cet organisateur si sûr,
Aussi tout est joie, hymne, azur !

Allons, gens vertueux, — encore
Qu'il en reste, ce que j'ignore —
Venez voir se lever l'aurore.

Mais si le rose de son teint
Vous semblait l'indice certain
Qu'elle se farde, le matin,

Gardez-vous d'affirmer la chose !
De sa rougeur c'est vous la cause,
Gens vertueux, et son teint rose

N'est que la honte évidemment
Des doux péchés que constamment
Vous commettez tous nuitamment.

ATTENTE

ATTENTE

Elle a mis un peignoir qui fait valoir sa taille;
Le boudoir or et bleu fait ressortir son teint;
Elle a l'air inquiet des veilles de bataille,
Sa main se crispe et son regard est incertain.
D'où vient donc cet émoi? D'où cette inquiétude?
Pourquoi tressaille-t-elle, épiant chaque bruit?
A-t-elle peur de voir troubler sa solitude,
Cette femme qui veille à cette heure de nuit?

La voilà qui se lève et court à la fenêtre,
Tire un rideau, soupire et s'en revient s'asseoir.
Elle attend donc quelqu'un? Qui? Son mari, peut-être,
Qui, trop lent à son gré, tarde à rentrer ce soir?
Oui, oui, c'est bien cela, sa tendresse jalouse
Craint qu'un malheur ne l'ait frappé sur le chemin,
Elle tremble! frémit!... Mais non, car cette épouse
Sait que l'époux ne doit revenir que demain.
Alors pourquoi courir encore à la fenêtre?
Un éclair de bonheur dans son regard a lui!
Ce n'est pas son époux pourtant qui va paraître
Et cependant sa lèvre a murmuré : « C'est lui!... »

RÊVEUSE

RÊVEUSE

Que fixe-t-elle dans l'espace,
La rêveuse? Quel songe ailé,
Quel papillon, quel sylphe passe
Devant son long regard voilé?

Vient-il du ciel ou de la terre
Le doux rêve mystérieux?
On l'ignore, mais ce mystère
Double la caresse des yeux.

L'aile du nez qui se retrousse
Frémit encor certainement
Sous l'impression vague et douce
De quelque souvenir charmant.

La bouche, close et sérieuse,
Conserve, au coin, un pli moqueur,
Comme une réponse railleuse
A ce que lui redit le cœur.

Et la rêveuse est si jolie,
Si chaste, si troublante ainsi
Que, devant sa mélancolie,
On se met à rêver aussi,

Pour l'arracher à ses pensées,
On voudrait, pris d'un désir fou,
Dénouant ses deux mains croisées,
Se les passer autour du cou,

Et, sans d'abord oser prétendre
A rien qu'à lire en ses yeux doux,
On serait humble, on serait tendre,
On se mettrait à ses genoux,

On lui dirait : « La vie est brève,
« Le rêve en chasse les soucis,
« Rêvez donc! Mais si votre rêve
« Est encore vague, indécis,

« S'il ne parle encor qu'à lui-même
« Et qu'il faille, pour l'achever,
« L'écho de ces deux mots : Je t'aime!
« Avec vous laissez-moi rêver. »

Oui, voilà par quelle folie,
Un beau soir, on serait heureux
De troubler la mélancolie
De cette songeuse aux doux yeux.

On aurait mis tant de caresse,
Tant de peur de l'effaroucher
Dans cet aveu plein de tendresse,
Qu'elle se laisserait toucher.

Et, l'ayant fait passer, sans crainte,
Du rêve à la réalité,
Plus pressante serait l'étreinte,
Plus intime l'intimité.

Enfin, grisés des mêmes fièvres,
Les yeux auraient plus de langueur
Et les lèvres diraient aux lèvres
La chanson que chante le cœur.

COUCOU !

COUCOU !

« Coucou ! Coucou !... » Dans notre enfance
Nous poussions ce joyeux cri-là
Et c'était avec innocence
Qu'on répondait : « Ah! le voilà! »

Avec l'âge comme tout change!
Tel mot qui semblait innocent
Peu à peu prend un sens étrange
Qu'on ne saisit qu'en vieillissant.

Et lorsqu'à belles dents, madame,
Vous mordez au fruit défendu,
Ainsi que la première femme
Au même fruit avait mordu,

Lorsque vous oubliez, comme elle,
Votre Adam pour quelque serpent,
Que diriez-vous, belle infidèle,
Si quelqu'un, vous interrompant,

Au « Coucou ! » que votre caprice
De loin crie à cet Adam-là,
Si quelqu'un, dis-je, avec malice,
Vous répondait : « Ah ! le voilà ! »

IDYLLE

IDYLLE

Comment la chose s'était faite?
Je l'ignore. Dans tous les cas,
Lucas était fou de Suzette,
Suzette folle de Lucas.

Mais ce n'était qu'au fond de l'âme
Que se manifestait ce feu;
Pour en faire briller la flamme,
Il manquait le premier aveu.

La confidence, toute prête,
Jusqu'aux lèvres ne venait pas ;
Lucas se taisait, et Suzette
Se taisait, ainsi que Lucas.

Si bien que, faits pour se comprendre,
Ils pleuraient, maudissaient le sort
Et n'arrivaient pas à s'entendre,
Tout en étant si bien d'accord.

Or, il arriva que Suzette,
En s'en allant, un beau matin,
Au bois, pour cueillir la noisette,
Trouva Lucas sur son chemin.

Le hasard seul fut-il la cause
De la rencontre ? C'est douteux,
Mais, soit hasard soit autre chose,
Ils allèrent au bois tous deux.

Suzette, marchant la première,
Pensait : « Il va se prononcer. »
Et Lucas, venant par derrière,
Se disait : « Par où commencer ? »

Et, tout en suivant la fillette,
Il se donnait des coups de poing,
En montrant son cœur à Suzette,
Quand elle ne regardait point.

Mais qu'elle retournât la tête,
Et Lucas prenait tout à coup
Un air indifférent et bête,
Sans plus manifester du tout.

Ainsi tous deux, sur cette route,
Entre la sauge et le bluet,
Ils allaient, pensifs, à l'écoute
De l'amour qui restait muet.

Quand on eut cueilli la noisette,
On revint et, pour le retour,
Lucas marchait devant Suzette
Qui suivait Lucas à son tour.

Cela la rendit plus hardie
Si bien que, naturellement,
Ce fut la même comédie...
Avec ce simple changement

Que maintenant c'était Suzette
Qui montrait son cœur plein d'espoir
Et prenait l'air... le même air... bête,
Lorsque Lucas pouvait la voir.

C'est ainsi, le cœur à l'écoute
De l'amour qui restait muet,
Qu'ils refirent la même route,
Entre la sauge et le bluet.

A force d'aller tout s'arrête,
La route enfin se termina.
Pour se séparer de Suzette,
Lucas alors se retourna.

Ils se trouvèrent face à face.
Et le hasard — ce cher hasard
Qui tient en amour tant de place; —
Fit se rencontrer leur regard.

Suzette avait l'œil tout humide,
Lucas avait l'œil tout troublé,
Elle était pâle, lui livide,
Jamais ils n'avaient tant tremblé !

Puis, émus par la même cause,
Rapprochés, là, sur ce chemin,
Lui devenu rouge, elle rose,
Ensemble ils se prirent la main.

Ce fut un choc ! une étincelle !
Ils s'étaient compris !... Ils pouvaient
La chanter la chanson si belle
Des sentiments qu'ils éprouvaient !

Quelle parole, quelle phrase,
Quel langage assez plein de feu
Allait la rendre cette extase
Exquise du premier aveu ?

Ah ! comme il leur viendrait aux lèvres
Le mot si doux et si bien fait
Pour traduire toutes les fièvres
De l'amour qui les étouffait !

Ils pouvaient parler ! Se les dire
Les angoisses des vilains jours !
Parler avec bonheur ! délire !
Parler encor ! Parler toujours !...

Or, pour exprimer cette fête
Dont ils étaient pleins, grisés, las,
Lucas dit simplement : « Suzette. »
Suzette répondit : « Lucas. »

Deux noms dits au bord d'une route
Certes, cela n'est pas beaucoup;
Il paraît que cela, sans doute,
Est assez, puisque ce fut tout.

CHÉRETTE

CHÉRETTE

Elle est charmante, elle est charmante,
Elle est charmante absolument.
Est-ce une vierge? Est-ce une amante?
Elle est charmante, elle est charmante.
De son charme qui nous tourmente
Se doute-t-elle seulement?
Elle est charmante, elle est charmante,
Elle est charmante absolument.

Blonde, svelte, rose, rieuse,
C'est un joli petit Chéret,
Nez au vent, mine curieuse,
Blonde, svelte, rose, rieuse;
Avec cela très sérieuse,
Prête à tromper qui l'aimerait,
Blonde, svelte, rose, rieuse,
Oh! le joli petit Chéret!

SI...

SI...

Si je savais faire des vers,
Je voudrais, en rythmes divers,
Dire la dure déplaisance
Que m'inflige sa longue absence.
Lors mon pauvre moi tout marri
Qui, depuis son départ, n'a ri,
Pourrait, en strophes enflammées,
Dire à la mieux des bien-aimées

Que je ne vis que par l'espoir
De l'espérer bientôt revoir
Et que, tandis qu'elle est lointaine,
Las! mon cœur froidit à la peine!
Si j'étais poète, mon but
Serait, en accordant mon luth,
D'en tirer la note plaintive
Qui sût toucher la fugitive
Et l'attendrir un tantinet
Par ode, élégie ou sonnet.
Poète, je voudrais encore,
Chassant le chagrin qui dévore,
Célébrer le jour bienheureux
Qui nous réunira tous deux;
Dans mon cœur, gonflé de tendresse,
Lors quel hosannah d'allégresse!
Doux serait l'hymne à composer
En l'honneur du premier baiser!
Joie! Ivresse! Extase! Délire!
Septième ciel!... Toute la lyre!...
Voilà, si je faisais des vers,
Comment, sur des modes divers,

Je chanterais la déplaisance
Dont m'envahit sa longue absence !...
Mais poète n'étant point, las !
Je suis triste et ne chante pas !

LES MASQUES

LES MASQUES

Riants, tristes, heureux, souffrants, bruns, jaunes, blancs,
Ils sont divers, ils sont troublants,
Les masques.

Ils ne laissent jamais voir jusqu'au fond des cœurs,
Ils égarent, ils sont menteurs,
Les masques.

Lorsque l'âme, en secret, rêve quelque noirceur,
Ils ont aux lèvres la douceur,
Les masques.

Hypocrites, jaloux, faux, lâches, envieux,
Ils ont la bonté dans les yeux,
Les masques.

Charmants, rêveurs, très beaux, doux, purs comme le jour,
Ils nous trompent, même en amour,
Les masques.

Et si nous nous prenons tous à leur vision,
C'est qu'ils donnent l'illusion,
Les masques!

CROQUERIES DE PRALINES

CROQUERIES DE PRALINES

Les dents, en croquant les pralines,
Ont des musiques très câlines ;
Aussi, quand elles vont chanter,
Je me plais à les écouter.
Croc croc ! Croc croc ! font les quenottes,
Et chaque « croc croc ! » a des notes
Donnant, dans son intensité,
La gamme du plaisir goûté.

— Croc croc !.. Je sais des gens, dit l'une,
« A qui l'on donnerait la lune
» Sans qu'ils s'en déclarent contents.
» Une praline entre les dents,
» Croc croc ! pour moi comble mon rêve. »

— Moi, la praline que j'achève
» Dit l'autre, m'ouvre l'appétit,
» Croc croc ! pour celle qui la suit. — »

— Moi, murmure une note tendre,
» Je ne puis, sans la plaindre, entendre
» La praline qui se défend,
» Qui résiste, lutte et se fend
» Pour livrer enfin son amande
» A la dent cruelle, gourmande
» Et dure au malheureux bonbon
» Dont le seul crime est d'être bon !
» Je le croque aussi, moi, sans doute,
» Mais c'est parce que je redoute
» Qu'un autre le croque avant moi ;
» Que voulez-vous, chacun pour soi. »

Puis c'est une note moins triste
Qui chante :
— Quand on est artiste,
» On doit, sans remords, savourer
» Tout ce qui peut nous inspirer !
» La praline, par sa nature,
» Sa capricieuse structure,
» Par ses tons bruns, rouges ou blancs,
» M'ouvre des horizons troublants !
» Aussi, croc croc ! l'art qu'elle exhale,
» Pour m'en imprégner, je l'avale ! »

Autre note encore :
— Croc croc !
» Fi ! des pralines qui sont toc !
» Pour faire avec nous connaissance
» Il faut qu'elles aient pris naissance
» Chez Boissier ou chez Siraudin. »
Ça, c'est le petit chœur mondain.

Puis la note scientifique
Qui, dans un style magnifique,

— Hélas ! bien ennuyeux souvent, —
Nous assourdit :
— Pour le savant
» Rien de puéril, d'inutile !
» Telle chose, d'aspect futile,
» Peut cacher un enseignement.
» Une praline, évidemment,
» De la science est bien indigne,
» Il n'importe ! Je me résigne
» A l'honorer d'un examen
» Dans l'intérêt du genre humain.
» Croc, croc !.. Parfait !.. Dès lors, j'atteste,
» Messieurs, la preuve est manifeste,
» Que la praline, oui, messieurs,
» Est un régal délicieux !.. »

Croc croc croc !... Autre mélodie
Sur un ton doux de psalmodie :
« — La supérieure du couvent,
» Croc croc ! nous défend bien souvent
» Le péché de la gourmandise !
» Croc croc ! Pour qu'ainsi l'on nous dise
» Qu'à jamais il nous damnerait,

» Il faut qu'il ait beaucoup d'attrait.
» Croc, croc ! En effet, ces pralines
» Ont des douceurs bien patelines !
» Méfions-nous, mes chères sœurs,
» Croc croc ! car, qui sait ? ces douceurs
» Nous viennent du diable peut-être !
» Croc croc ! faisons-les disparaître !..
» Dieu bon, puisque tu le voulus,
» Croc croc croc !.. le péché n'est plus ! »

Et que de choses encor chante
Cette musique si touchante !
Croc croc ! par ici, croc croc ! par là !
Bref, il résulte de cela
Que, bien sûr, la praline est faite
Pour mettre à tous le cœur en fête.
Qu'elle vienne de chez Boissier,
Ou même de chez l'épicier,
(Les pralines n'ont pas de honte)
Tous nous y trouvons notre compte.
Aussi, laissant le chocolat
Qu'un seul coup de dent met à plat ;
Témoignant un dédain suprême

Au bonbon mou, qui fond lui-même ;
Fuyant le marron — innocent
Qui croit séduire en se glaçant ! —
Evitant aussi la dragée,
De plâtre si souvent chargée,
Et ne donnant pas un regard
Au reste, nous n'avons d'égard
Que pour elles, pour les pralines
Qui font, en musiques câlines,
Croc croc ! avec une gaîté
Qui double le plaisir goûté.

ENFANTILLAGE

ENFANTILLAGE

Une cervelle de linotte
Avec la gaîté d'un pinson,
En quelques mots voilà la note
De cette vivante chanson.
Son discours est du verbiage,
Sa raison un sable mouvant,
Son blason une plume au vent
Et sa devise : « Enfantillage ! »

Jamais dans cette tête blonde
Rien de sérieux n'est entré ;
En riant elle vint au monde
Et, depuis, son rire a duré,

Sa vie est un vrai gaspillage,
A plaisir elle perd son temps,
Cet enfant qui n'a pas vingt ans
Et dit de tout : « Enfantillage ! »

Rien ne la fixe et tout l'amuse.
Qu'un poète s'avise un jour
De l'adorer comme sa muse,
Elle rira de son amour.
L'amour, pour elle, est un voyage
Dont le chemin a trop d'azur
Et dont le but lui semble obscur :
L'amour ? Aimer ? Enfantillage !

Pourtant elle deviendra femme
Et se mariera — pour danser —
Rira de son titre de dame
Et l'oubliera, sans y penser,
Le vrai rôle du mariage
Un enfant le lui montrera...
Mais, qui sait ? L'enfant ne sera
Peut-être qu'un enfantillage.

AU CLAIR DE LA LUNE

(VARIATIONS)

AU CLAIR DE LA LUNE

(VARIATIONS)

Au clair de la lune,
Pierrette et Pierrot amoureux,
Lui blond, elle brune,
Au clair de la lune,
Allaient, troublés, silencieux,
Rêveurs, en contemplant les cieux,
Au clair de la lune.

— Mon ami Pierrot,
Dit Pierrette avec un sourire,
Tu restes penaud,
Mon ami Pierrot ?
Ce que tu n'oses pas me dire,
Sur un arbre alors viens l'écrire,
Mon ami Pierrot. »

— Prête-moi ta plume,
Dit Pierrot, dont tremble la voix
Et dont l'œil s'allume,
Prête-moi ta plume,
Celle qu'à ton chapeau je vois,
Qui sied si bien à ton minois ;
Prête-moi ta plume.

Pour écrire un mot
Autre chose m'est nécessaire.
Sais-tu ce qu'il faut
Pour écrire un mot ?
La lune n'illumine guère,
Il faut que ton regard m'éclaire,
Pour écrire un mot...

Ma chandelle est morte,
Car tu fermes les yeux, hélas !
Ah ! Pierrette accorte,
Ma chandelle est morte !
Toute mon ardeur est à bas ;
Si tu ne la ranimes pas !
Ma chandelle est morte !... »

— Je n'ai plus de feu,
Répond la Pierrette cruelle.
On se brûle au jeu,
Je n'ai plus de feu.
Puisque ton cœur ainsi se gèle,
Ami Pierrot, bats la semelle,
Je n'ai plus de feu. »

— Ouvre-moi ta porte,
Pierrette ! Ta porte, ouvre-la !...
Ma peine est si forte !
Ouvre-moi ta porte ?
Si, vivant, je n'obtiens cela,
Pour celui qui va mourir là
Ouvre-moi ta porte. »

— Pour l'amour de Dieu !
Cria Pierrette toute blême,
Ciel ! Attends un peu,
Pour l'amour de Dieu !
Pousser les choses à l'extrême,
Pierrot ?.. Ouvre plutôt toi-même,
Pour l'amour de Dieu !.. »

COQUETTERIE

COQUETTERIE

Pour massacrer ainsi les roses,
Tu crains donc la comparaison ?
Coquette ! C'est aux teints moroses
A massacrer ainsi les roses.
Tes lèvres, à toi, sont plus roses
Que les roses de la saison.
Aux rosiers laisse donc les roses,
Sans craindre la comparaison.

Pour dire ainsi du mal des femmes,
Tu redoutes donc leur beauté ?
Coquette ! C'est aux vieilles dames
A dire ainsi du mal des femmes,

Et celles-là que tu diffames
Ne l'ont même pas mérité.
Dis donc plutôt du bien des femmes,
Sans avoir peur de leur beauté.

Pour brusquer ainsi tous les hommes,
(Ce dont nous rions les premiers)
Coquette ! tu crois que nous sommes
Méchants et tu brusques les hommes.
N'est-ce point pour avoir des pommes
Que tu tourmentes les pommiers ?
N'importe, va, brusque les hommes,
Ce dont nous rions les premiers.

Veux-tu me croire ? Aime bien vite !
Cœur sans amour vieillit plus tôt ;
L'amour attrape qui l'évite,
Préviens-le donc, aime bien vite,
Et si, ce soir même, il t'invite,
Hâte-toi de le prendre au mot,
Suis mon conseil, aime bien vite !
Cœur sans amour vieillit si tôt !

LA FIANCÉE DU TROMBONE A COULISSE

LA FIANCÉE DU TROMBONE A COULISSE

L'artiste entre, salue et annonce : « *La fiancée du Timbalier...*

(Se reprenant.) Non... *La fiancée du trombone à coulisse.* »

Puis, très convaincu et avec un lyrisme sans exagération :

La nuit vient d'achever son rêve;
Le jour se lève, à l'horizon,
Par cette excellente raison
Que c'est toujours là qu'il se lève.

Commence alors le gazouillis
Du pinson et de l'alouette.
Le soleil fait fuir la chouette
Qui se cache dans les taillis.

Charlotte a mis sa robe blanche,
Car ce matin elle s'est dit :
« Puisqu'hier c'était samedi,
» Alors, aujourd'hui, c'est dimanche. »

Et ce dimanche, dans le hameau justement
On doit inaugurer un pieux monument
Construit en souvenir d'un député, grande âme
Qui — par hasard — resta fidèle à son programme,
La ville d'à côté, pour ce fait important,
A prêté sa fanfare — et Charlotte l'attend.

Elle attend car, bonheur extrême,
Son fiancé, celui qu'elle aime,
Est dans cette fanfare-là.
Et qu'est-il? Trombone à coulisse!
Celui dont seul l'instrument glisse,
(Faisant le geste.)
Sort et rentre, comme cela.

Un jour que ce tendre trombone,
Jouant un solo, sans personne,
Détendait le cuivre vainqueur
Pour lancer la dernière note,

Etant un peu trop près, Charlotte
Avait reçu le coup au cœur !

Et, depuis, ils s'aimaient !
La veille
Pourtant, à Charlotte une vieille,
Tirant les cartes pour deux sous,
Avait dit d'un ton fatidique :
— Dans un seul jeu, deux neuf de pique ?...
« C'est un de trop !... Méfiez-vous !...
» Neuf de pique... c'est un trombone...
» Deux neuf... ça veut dire : personne !...
» C'est drôle, mais c'est comme ça !
» Enfant, un malheur se prépare ;
» Demain dimanche, à la fanfare
» Un des trombones manquera !... »

(Entre la crainte et l'espoir.)

— Un des trombones ?... Non, non, non, je n'en crois rien,
« La fanfare n'en a qu'un seul, et c'est le mien,
« Oscar, mon fiancé !... La sorcière s'abuse
« Et son hibou n'est qu'une buse ! »

(Plus gaiement.)

Mais la fête va commencer,
Des gamins viennent annoncer
Que l'on voit, au loin, sur la route,
La fanfare.
Charlotte écoute
Et son petit cœur est troublé
Par l'écho d'un pas redoublé
Qui, sur l'aile du vent, arrive.
Elle tend l'oreille, attentive,
Cherchant à distinguer enfin
Dans ce murmure encor lointain
La voix qui fait son seul délice :
Celle du trombone à coulisse !...

(Inquiète de ne rien entendre)

Mais... jusqu'ici... Dieu! quel soupçon!
L'instrument demeure sans son!...
Sans son?... Charlotte se l'explique,
Elle songe aux deux neuf de pique!...

(Accablée.)

Sans son! Sous ce souci pressant
Elle sent se glacer son sang!...

(Avec une extrême douceur poétique.)

Jeunes filles, ô vous, vous toutes, jeunes filles
Qui jouez du piano sous l'œil de vos familles
Et qui rêvez peut-être un plus noble instrument,
Contentez-vous toujours du piano de maman.
Qu'il soit en acajou, qu'il soit en palissandre,
Qu'il soit né chez Pleyel ou bien chez Alexandre,
Ne le méprisez pas, confiez-vous à lui,
Ne cherchez pas ailleurs de conseil ni d'appui,
En voyant quel tourment peut naître, quel supplice,
Quand on a dans le cœur un trombone à coulisse !

(Animant et jouant la scène.)

Mais la fanfare approche... elle vient par ici.
L'espérance avec elle est revenue aussi
Pour Charlotte qui dévisage
Chaque instrument au passage.
Sa main fait abat-jour sur son œil obscurci.

Et d'abord les tambours, en tête,
Battant et quelquefois crevant
La peau de cette pauvre bête
Qui fut âne de son vivant.

Cet homme, à ventre baroque, est-ce
Oscar?... Non, ce n'est pas cela,
Ce ventre, c'est la grosse caisse
Qui se tape sur l'estomac.

Puis, les fifres, dont la note aigre
Prend une telle acidité
Qu'elle rappelle le vinaigre,
Sans en avoir l'utilité.

Voici la basse, qui flamboie...
La clarinette en si majeur...
Voici le hautbois que coudoie
Le petit flageolet rageur.

Avec une angoisse infinie,
Charlotte voit passer encor
Les deux cors : l'un, cor d'harmonie,
L'autre qui n'est encor que cor;

Le bugle, dont la voix de cuivre
Domine, étouffe le piston
Lequel fait ce qu'il peut pour vivre,
Même des couacs, comme un clairon.

Et tout cela joue, et Charlotte,
Au milieu de ce branle-bas,
Charlotte n'entend qu'une note...
La note qu'elle n'entend pas!

Et déjà l'espoir l'abandonne,
Son cœur lui manque sous la main,
Lorsqu'un poum! poum! poum! poum! **résonne!**
Celui d'Oscar! Enfin! Enfin!!

Plus de crainte perturbatrice,
Et la sorcière a menti, car
Voici le trombone à coulisse!!!

(Regardant et avec un effroi crescendo.)

Mais... Ah!... Ciel!!... Ce n'est pas Oscar!!!...

(D'une voix faible comme un écho.)

Charlotte, épongeant une larme,
Apprend qu'Oscar était parti
Avec la nièce d'un gendarme,
Quatre jours avant — un jeudi!...

A cette nouvelle navrante,
Vous croyez qu'à ce moment-là
Elle tomba, froide et mourante?...

(D'un petit ton très dégagé et familier.)

Eh bien, si vous croyez cela,
Vous ne connaissez pas la femme! —
Elle aimait Oscar ardemment,
Mais ce qui parlait à son âme
C'était surtout son instrument.
C'est pourquoi, marchant sans scrupules
Vers le trombone d'aujourd'hui :
— Comment vous appelez-vous?
— Jules.
— Veux-tu remplacer Oscar?...

(D'un ton indifférent.)

— Oui,

(Il regarde Charlotte, la trouve gentille et d'un ton assez coquin, il répète.)

Oui!

Ça va tout seul, quand on s'aime;
Ils s'épousèrent, triomphants,
Ils furent très heureux et même
Eurent énormément d'enfants!

L'ÉTERNEL SERVAGE

L'ÉTERNEL SERVAGE

Oh! la divine enchanteresse
Qui nous prend, sans en avoir l'air!
Comme elle distille l'ivresse
Cette divine enchanteresse!
De quelle énervante caresse
Elle sait charger son œil clair,
Cette divine enchanteresse
Qui nous prend, sans en avoir l'air!

Avec des mouvements de chatte
Elle nous rôde autour du cœur,
Le guette, l'agace, le flatte,
Avec des mouvements de chatte,
Puis, brusquement, d'un coup de patte,
Elle en réveille la langueur,
Avec des mouvements de chatte
Qui rôde autour de notre cœur.

Et l'enchanteresse éternelle
Aura toujours raison de nous;
En vain nous voulons fuir loin d'elle;
Cette enchanteresse éternelle,
Sous le charme de sa prunelle,
Nous voit revenir à genoux,
Car l'enchanteresse éternelle
Aura toujours raison de nous.

L'UNIQUE BAISER

L'UNIQUE BAISER

L'aimais-je déjà? C'était vraisemblable,
Car, sans prévenir, l'amour fait son nid;
Allais-je parler? C'était fort probable. —
Je l'aime toujours et je n'ai rien dit.

Si je n'ai rien dit, ce n'est pas ma faute,
Non, la faute en est au hasard moqueur
Qui nous met au cœur l'amour et nous ôte
Le droit de laisser parler notre cœur.

Oh! bien simplement la chose s'est faite.
Chez elle j'étais en visite, un jour,
Je la trouvai seule et ce tête-à-tête
Me parut propice à parler d'amour.

Très adroitement, de fil en aiguille,
J'étais arrivé juste à mon sujet,
Lorsque tout à coup sa petite fille
Entra, dérangeant tout mon beau projet.

Sa petite fille a sept ans à peine;
A cet âge-là, certes, une enfant
Ne peut rien comprendre et pourtant ça gêne,
On n'ose parler, tout vous le défend.

La petite allait, venait, véritable
Oiseau dont nos yeux suivaient tous les bonds,
Lorsqu'elle avisa, sur un coin de table,
Un sac de satin rempli de bonbons.

Vite elle plongea dedans ses menottes,
Y prit un bonbon, pas le plus petit,
Et l'allait croquer à belles quenottes,
Lorsque sa maman, l'arrêtant, lui dit :

« C'est un gros défaut que la gourmandise
» Et votre maman ne doit le souffrir;
» Lorsque l'on désire une friandise,
» Avant d'en manger il faut en offrir. »

A cette leçon, juste mais sévère,
L'enfant demeura confuse un moment,
Rendit le bonbon soudain à sa mère
En disant : « C'est vrai... tiens, mange, maman. »

Ce bon mouvement eut sa récompense.
La jeune maman croqua du bonbon
Juste la moitié, comme pénitence;
La moitié restant donnait le pardon.

Mais une moitié c'est bien peu de chose,
Quand on est gourmande et qu'on a sept ans.
De l'enfant c'était l'avis, je suppose,
Car, ayant songé pendant quelque temps,

Elle vint à moi, la chère mignonne :
« Avant d'en manger, il faut en offrir,
» Maman a raison... tiens, je te le donne,
» Mange-le... si, si... ça me fait plaisir. »

Et sur le bonbon qu'elle se dépêche
De me donner, sur ce fruit défendu
Je voyais la trace encor toute fraîche
Des petites dents qui l'avaient mordu...

Pour l'enfant c'était une friandise,
Pour sa mère et moi c'était un baiser.
Ce baiser, offert ainsi par surprise,
Devais-je le prendre ou le refuser ?

Je levai les yeux et je la vis, rose,
Confuse, gênée et sentant très bien
Qu'elle eût dû trouver, dire quelque chose,
Mais ne trouvait pas et ne disait rien.

Et moi d'un regard je lui fis comprendre
Qu'à le refuser j'avais un regret,
Mais que cependant je n'osais le prendre
Et que je ferais ce qu'elle voudrait.

D'un geste, de moi seul compréhensible,
Désignant l'enfant qui tendait le bras :
« Prenez-le, prenez... quel motif plausible
» Lui donner si vous ne le prenez pas? »

Alors je le pris, non sans quelque fièvre,
Et, l'amour aux yeux, sans un mot, j'ai mis
Ma lèvre à l'endroit frôlé par sa lèvre...
C'est le seul baiser qu'elle m'ait permis !

L'AME ERRANTE

L'AME ERRANTE

Il était une fois une âme,
Ame d'enfant, d'homme ou de femme,
Qui, plus subtile qu'une flamme,
Passait son temps à voltiger.
Et la pauvre âme solitaire,
Le jour, la nuit, avec mystère,
D'un vol pressé rasant la terre,
Cherchait un corps où se loger.

Il était, à la même époque,
Un corps bizarre, un corps baroque,
Un d'entre ceux-là que disloque
La folie, en les effleurant.

Et depuis la fatale atteinte,
Ainsi qu'une lanterne éteinte,
Ce corps, sans pousser une plainte,
Dans sa torpeur allait errant.

Or, pendant sa course rapide,
Sur le chemin du corps stupide
Un jour passa l'âme limpide
Et l'âme se dit : « Entrons là ! »
Mais elle était à peine entrée
Que par sa lumière nacrée
La lanterne fut éclairée
Et soudain le corps s'éveilla !

Il pense, à présent, et sa vie
A la pensée est asservie,
C'est sa tranquillité ravie,
C'est le baptême du malheur,
Car l'âme, cet oiseau de proie,
L'enlace, le serre, le broie ;
Son être entier plonge et se noie
Dans la coupe de la douleur !

Si bien que, las de sa souffrance,
Dans un jour de désespérance,
Pour conquérir sa délivrance
Le corps se tue avec gaîté!...
Et pendant qu'à travers le monde
L'âme, petite lueur blonde,
Reprend sa course vagabonde,
Lui, reprend sa tranquillité.

CHANGEMENTS DE SAISONS

CHANGEMENTS DE SAISONS

Troubles du cœur, vagues à l'âme,
Rêves, projets, langueurs, frissons
Naissent en nous, lorsque la femme
Passe, aux changements de saisons.

*
* *

Pour mieux nous griser la cervelle
Dès que mai nous monte au cerveau,
Elle-même se renouvelle.
A l'approche du renouveau,

Plus de toilette lourde et sombre,
Souvenir des brumeux hivers,
Les yeux ne veulent plus, comme ombre,
Que l'ombre des grands chapeaux clairs.

La marche devient flânerie ;
Le regard, à demi fermé,
Répond bien à la rêverie
Indécise qu'inspire mai.

A ce moment où dans notre être
Un besoin d'aimer germe et poind,
Il nous semble la reconnaître,
Tant elle arrive juste à point.

Moins légère est la libellule,
Le papillon moins caressant
Que ce petit chiffon de tulle
Qui froufroute, en nous agaçant.

Elle passe, sourit, nous frôle,
C'est imperceptible, et voilà
Qu'elle nous prend et nous enjôle
Rien qu'avec ce frôlement-là !

Le printemps, comme un vieil avare,
Pour lui peut garder fruits et fleurs,
Des nouveautés qu'il nous prépare
Elle nous offre les primeurs.

Oui, bien avant les fleurs écloses,
Quand les champs sont nus et muets,
Sa lèvre dit : « Prenez mes roses, »
Et ses yeux : « Voici des bluets.

» Ma joue est veloutée et fraîche,
» N'est-ce pas un régal choisi,
» Meilleur que la meilleure pêche?
» Vous ne croyez pas ? Goûtez-y !

» Viens ! Ce qui trouble, charme, grise,
» Emeut, j'ai tout ce que tu veux.
» Ne devines-tu pas la brise
» Dans le parfum de mes cheveux ?

» Fauvettes, rossignols ou merles
» Lanceront-ils, à travers bois,
» Perles plus pures que les perles
» Qu'égrènent mon rire et ma voix ?

» Lorsqu'il s'entr'ouvre, mon corsage
» Te laisse-t-il à désirer
» Un plus séduisant paysage
» Où tu rêves de t'égarer?

» Choisis, prends à ta fantaisie,
» Car je t'offre, à cœur que veux-tu,
» Gaîté, fleurs, chansons, poésie
» Et même, au besoin, ma vertu!

» Viens! Le printemps de la nature
» Est en retard pour tes vingt ans,
» Ce n'est qu'un printemps d'aventure.
» Viens! Viens! C'est moi le vrai printemps! »

*
* *

Mais voici l'hiver qui va naître.
Fin d'automne. Second tableau.
Et la femme de reparaître
Nouvelle en un décor nouveau.

Plus de langueurs, de rêveries!
La bise nous fouette le sang,
Il faut changer ses batteries;
Il ne flâne plus le passant!

Alors la coquette fieffée
Apporte à son ajustement
Le soin que prendrait une fée
Pour séduire un Prince Charmant.

Les étoffes à bigarrures
Sont mises par elle à l'écart
Et cèdent la place aux fourrures
Qui réchauffent mieux le regard.

Le froid pique, il nous émoustille,
Elle se met à l'unisson
Et dans sa marche qui frétille
Nous retrouvons notre frisson.

Juste à l'heure où le cœur réclame,
Tout frileux, triste, comprimé,
Ses grands yeux nous lancent leur flamme,
Du fond d'un chapeau bien fermé.

Elle est deux fois femme, elle est chatte,
Nous fait des ronrons, des mamours.
Sous le manteau montre une patte
— Comme le manteau — de velours.

Elle nous frôle, se retire,
Revient, d'un mouvement adroit,
Refrôle, insiste et semble dire :
« Tu restes tout seul, par ce froid?

» L'hiver s'avance, monotone,
» Sais-tu comme on l'évite ? Eh ! bien,
» On se serre, on se pelotonne,
» Alors qu'est-ce que l'hiver? Rien.

» Le tout est de savoir s'y prendre,
» Et de s'y prendre à temps surtout.
» Pourquoi donc hésiter? Attendre ?
» Ne t'offrè-je rien à ton goût ?

» Pour charmer les froides soirées
» J'ai de merveilleux stimulants,
» Des tendresses inespérées
» Et de longs baisers bien brûlants.

» Je suis la causerie intime,
» Du foyer grillon bien vivant ;
» Ma présence égaie et ranime,
» Lorsqu'au dehors souffle le vent.

» Peut-être as-tu l'âme encor tiède
» De l'été qui vient de finir?
» S'il te hante, s'il te possède,
» Je t'en rendrai le souvenir.

» Tu retrouveras, je le jure,
» Sa chaleur dans mes bras pressants
» Et dans l'or de ma chevelure
» Un reflet des soleils absents ! »

* * *

Et nous leur revenons, fidèles,
A ces troubleuses de raisons !...
Peut-être guéririons-nous d'elles,
Sans les changements de saisons !

LES TOUTES PETITES

(RONDE MÉLANCOLIQUE)

LES TOUTES PETITES

(RONDE MÉLANCOLIQUE)

> Elles font, font, font,
> Les petites marionnettes...

Elles ont de cinq à six ans,
Pas davantage,
Ne pensant qu'aux jeux innocents,
Comme à cet âge;
Mais le temps, qui tient dans sa main
Les destinées,

Leur trace le même chemin
Qu'à leurs aînées.

Elles grandiront,
Les gentilles
Petites filles,
Elles grandiront
Et tout comme les grandes feront.

A cinq ans, l'on chante, et l'on rit,
Tout vous amuse ;
Rien ne trouble, rien n'assombrit,
On en abuse.
A seize ans encore, tout est
Chanson, folie,
Mais un rien suffit pour qu'on ait
L'âme attendrie.

Elles grandiront,
Les gentilles
Petites filles,
Elles grandiront
Et comme les grandes rêveront.

Chez les petites, quand soudain
Le cœur palpite,
C'est qu'elles ont, dans le jardin,
Couru trop vite.
Lorsque les cœurs sont palpitants
Plus tard, la cause
N'est plus la même ; on a vingt ans,
C'est autre chose.

Elles grandiront,
Les gentilles
Petites filles,
Elles grandiront
Et comme les grandes aimeront.

Avec vos douleurs, vos regrets,
Vieilles années,
Aux petites je vous voudrais
Voir épargnées !
Mais c'est un vœu qui n'est, hélas !
Que rêverie,
On n'est pas petit ici-bas
Toute la vie !...

Elles grandiront,
Les gentilles
Petites filles,
Elles grandiront
Et comme les grandes pleureront...

?

?

Ceux qui possèdent la richesse
Disent et répétent sans cesse :
« La fortune ? Bah ! Vanité !
» Le seul bonheur c'est la santé. »

Ceux qui se portent à merveille
Vous disent tout bas, à l'oreille :
« La santé ? quelle non valeur !
» L'argent, voilà le vrai bonheur. »

Ceux chez qui la richesse abonde,
Qui se portent le mieux du monde,
Disent, en se pressant le front :
« Le bonheur, hélas ! qu'est-ce donc ?... »

ÉVEIL

ÉVEIL

A quoi pense donc cette enfant qui passe ?
Est-ce une douleur, un rêve, un souci
Qui tient son regard perdu dans l'espace ?
A quoi cette enfant pense-t-elle ainsi ?

Déjà soucieuse hier elle est rentrée,
Revenant du bal avec ses deux sœurs,
Et, réfléchissant à cette soirée,
Elle se rappelle un de ses danseurs.

« Il avait l'œil noir, le teint un peu pâle,
» Ce qui lui donnait un air distingué ;
» Sa voix était douce et cependant mâle,
» Comme il parlait bien ! comme il était gai !

» Moi, je danse mal, en valsant je saute,
» Mais, sans avoir l'air de remarquer rien,
» Lui, dissimulait à ce point ma faute
» Que j'en arrivais à valser très bien.

» Pourtant il a dû me trouver niaise
» Avec son esprit vif, intéressant.
» Quand mon éventail glissa de ma chaise,
» Qu'il avait de grâce en le ramassant !.. »

A se rappeler un geste, une phrase,
Elle éprouve alors un charme vainqueur,
C'est en quelque sorte une sainte extase
Qui lui parle à l'âme et lui chante au cœur.

Et, comme au matin le ciel se colore
Des reflets du jour prêt à revenir,
Ainsi cette enfant, femme qui s'ignore,
S'éveille et rougit à ce souvenir.

« Je voudrais savoir quel est ce jeune homme ? »
Disait Marguerite. Elle, ne dit mot,
Elle le connaît, sait comme il se nomme ;
Son ambition ne va pas plus haut.

Et l'émotion qu'elle a ressentie
Lui trouble le cœur depuis ce beau jour ;
Ce n'est déjà plus de la sympathie,
Pourtant ce n'est pas encor de l'amour.

CHAT AU REPOS

CHAT AU REPOS

Oh ! n'était gentil, le minet !
N'avait une belle frimousse,
N'avait la figure bien douce ;
Oh ! n'était gentil, le minet !..
Oui, mais avec son air benêt,
N'avait narine qui retrousse
N'avait petit nœil friponet...
Oh ! n'était malin, le minet !

PRIÈRE AUX YEUX

PRIÈRE AUX YEUX

J'aime vos grands yeux, Madeleine,
Vos grands yeux si profonds, si clairs
Qu'ils semblent deux livres ouverts
Où votre âme se lit sereine.
Est-ce un plaisir, est-ce une peine
Que j'éprouve, en les regardant ?
Je n'en sais rien, et cependant
Ouvrez vos grands yeux, Madeleine.

Vous ouvrez les yeux, Madeleine,
Mais ils ont un charme vainqueur
Qui jette le trouble en mon cœur,
Tant leur magie est souveraine.

Pour adoucir un peu ma peine
Et rendre la tranquillité
A mon pauvre cœur agité,
Baissez vos grands yeux, Madeleine.

Vous baissez les yeux, Madeleine,
Mais à travers vos cils tremblants
Je les revois toujours troublants
Et toujours leur charme me gêne.
Ah ! prenez pitié de ma peine !
Je ne peux plus la supporter
Et, quoi qu'il doive m'en coûter,
Fermez vos grands yeux, Madeleine.

Vous fermez les yeux, Madeleine,
Et voilà, je ne sais pourquoi,
Mon pauvre cœur en désarroi
Pris d'une tristesse soudaine,
Ah ! rendez-moi plutôt ma peine !
Dussé-je encor plus en souffrir,
Et dussé-je même en mourir,
Rouvrez vos grands yeux, Madeleine !

INCITATUS

(SONNET OBSCUR)

INCITATUS

(SONNET OBSCUR)

A lire — comme quelques autres —
avec un Larousse à portée de la main.

Incitatus est morne. Un mal, dont la naissance
Echappe aux plus savants, en stabulation
A figé les élans de son adolescence
Et sa spumeuse ardeur meurt en sputation.

Lui, si svelte jadis, n'est qu'une turgescence ;
Rien ne peut ranimer l'éteinte coction,
Rien, ni squine, ni spic. Il gît sans connaissance.
L'Imperator est dans la consternation.

Il implore les dieux qui veillent près de l'âtre,
Sans que du favori s'allège le tourment.
Mais paraît un lapithe, un habile hippiâtre ;

Son art, nouveau pour tous, tient de l'enchantement !
Si bien qu'Incitatus, les jambes sanguinées,
Renaît, sous le baiser long des hirudinées.

LES TIMIDES

LES TIMIDES

Si vous rencontrez par le monde
Un être à l'air très malheureux
Qui dans quelque coin se morfonde
Avec de longs regards peureux,

Ne jouez pas de tour perfide
A cet être craintif ! Hélas !
Il souffre assez, c'est un timide,
Un timide ! Oh ! n'en riez pas !

Car vous ignorez ses souffrances
A celui qu'un destin cruel
Condamne à vivre dans les transes
D'un tremblement perpétuel :

Il a peur d'un signe, d'un geste,
Il prend des allures en bois ;
Il n'a pas de mouvement leste,
Il n'élève jamais la voix.

Sa timidité bouleverse
Tous ses projets ; ses actions
Sont toujours en raison inverse
De ses bonnes intentions.

Malgré ses soins et son adresse
Tout ce qu'il tente est maladroit ;
Il veut rester calme ? il se presse,
Etre obligeant ? il reste froid.

Je ne parle que pour mémoire
Des mille faits déconcertants
Qui sont la pitoyable histoire
Des timides de tous les temps :

Le sucre pris dans la salière,
Le poivre dans le sucrier,
La page qu'au lieu de poussière
On saupoudre avec l'encrier ;

Le mets qui vous plaît, qu'on adore,
Et pourtant qu'on laisse passer ;
Celui qui déplaît, qu'on abhorre
Et qu'on n'ose pas refuser ;

Les visites de bonne année,
Dix en un jour ! Il faut voler.
Total : une, en une journée,
Pour n'avoir pas su s'en aller.

Quand il s'assied sur une chaise,
S'il s'assied mal, plaignez son sort,
Il ne se mettra pas à l'aise,
S'il est au bord, il reste au bord.

On lui parle, cela l'affole ;
Parler ! quel supplice pour lui !
Tout le trahit, langue, parole,
Il dit oui pour non, non pour oui,

Le son de sa voix qui le grise
L'égare si complètement
Qu'il articule une sottise,
En voulant faire un compliment.

On croit soulager son martyre
En lui répétant : « De l'aplomb !
» Rien n'est plus facile ! » Autant dire
Au brun qui passe : « Soyez blond. »

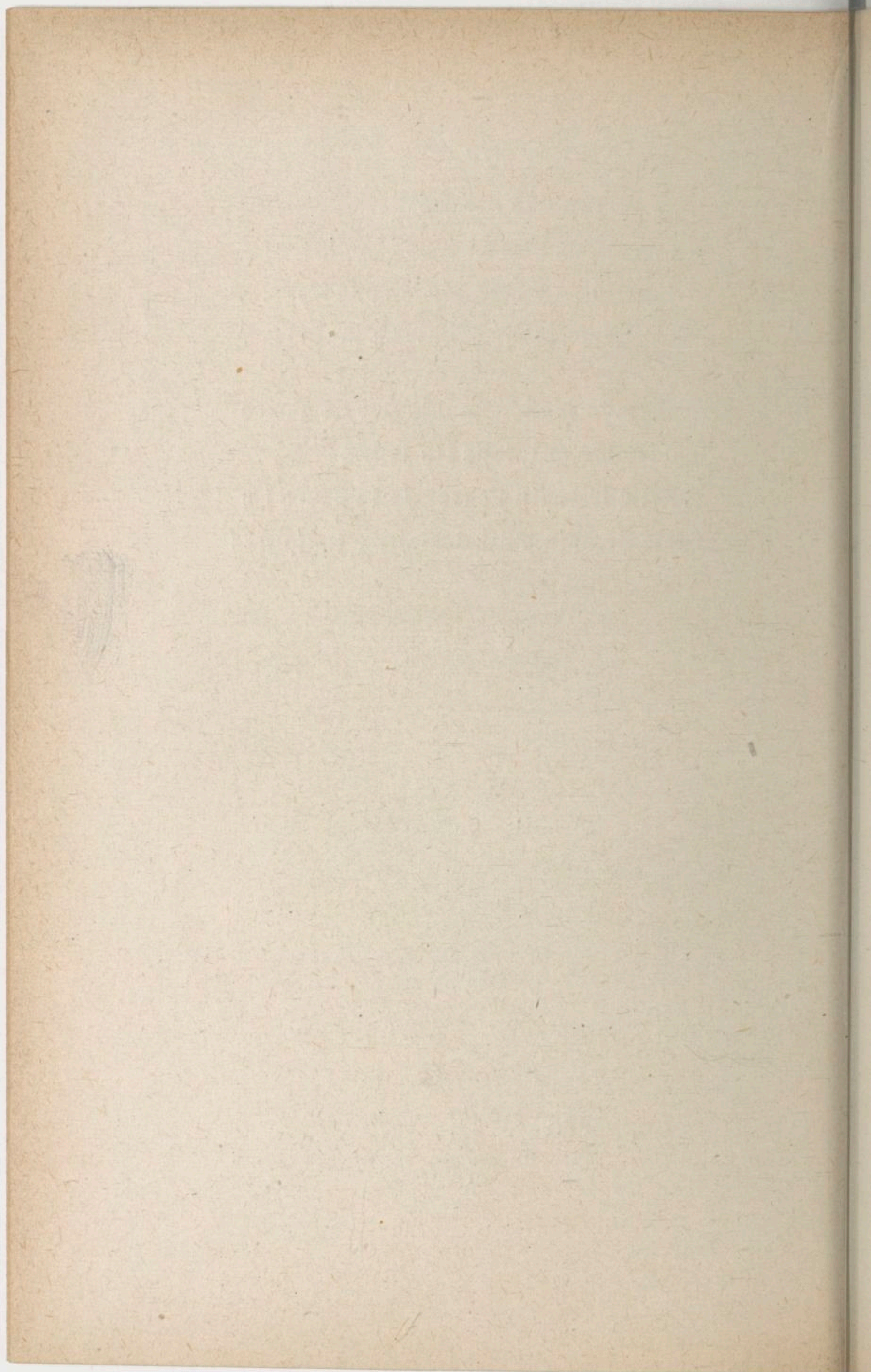
Et ce beau conseil d'être brave
Redouble encor son embarras,
Car sa timidité s'aggrave
De cet aplomb qui ne vient pas.

Alors, pendant qu'il s'inquiète,
Si quelqu'un, voyant son défaut,
Le compare à la violette,
Il se change en coquelicot,

Il devient rouge, rouge, rouge,
Sa confusion s'en accroît,
Il lui semble que le sol bouge,
Il souhaite que cela soit ;

Par un miracle salutaire
Il voudrait, loin de tous témoins,
Disparaître à cent pieds sous terre,
Et lorsque je dis cent... au moins !

Tels sont les tourments par où passe
Le timide qui, tous les jours,
Dit : « Demain j'aurai de l'audace ! »
Mais demain c'est demain... toujours !



JEUNESSE !

JEUNESSE !

Comme c'est charmant la jeunesse !
Comme c'est frais, comme c'est pur !
Tout éclaire son allégresse ;
Son innocence est son azur.
Son petit cœur, on peut le dire,
Si jamais un rien le troubla,
Ne fut troublé que dans son rire :
Ris, jeunesse !... Amour n'est pas là.

Voilà que tu ris moins jeunesse...
Il te semble que dans ton cœur,
Sans que tu saches pourquoi, naisse
Une envahissante langueur.
De ce trouble qui te pénètre
Ah ! ne cherche pas le secret,
Tu le subis sans le connaître ;
Rêve, jeunesse !... Amour paraît.

Amour paraît ! Alors, jeunesse,
Le rêve ne te suffit plus
Pour exprimer toute l'ivresse
Des clairs paradis entrevus ;
Il faut autre chose à tes fièvres,
Le cœur parle au cœur qui le prit
Et les aveux montent aux lèvres !
Chante, jeunesse !... Amour sourit.

SUZANNE ET LES DEUX VIEILLARDS

SUZANNE ET LES DEUX VIEILLARDS

Pomponnés, parfumés, la canne
A la main,
Les deux vieillards qui pour Suzanne
Ont un béguin,
Se présentent chez la cruelle.
— Madame n'est pas chez elle,
» Dit la soubrette à l'œil malin,
» Madame Suzanne est au bain. »
Ils se disent : « C'est une blague. »
Puis, esquissant un geste vague,

Tout en causant de leur amour,
Ils s'en vont faire un petit tour
Dans la campagne d'alentour.
Mais soudain voilà qu'au détour
D'un bois, ils voient à travers le feuillage
Suzanne en plein déshabillage,
A se plonger dans l'eau
Du ruisseau
Toute prête.
Elle avait raison, la soubrette,
Suzanne est au bain, c'est la vérité,
La vérité dans un costume
Qui lui va comme un gant de peau.
Chaque vieillard, à ce tableau,
Sent son œil qui s'allume.

Moralité :
Quand on entend la vérité,
Il se peut qu'on la craigne ;
Mais on la voit avec félicité,
Quand elle se baigne.

RÊVERIE FÉMININE

RÊVERIE FÉMININE

« — Ton front est soucieux,
Le vague est dans tes yeux
Et tu restes sans rien me dire.
Où donc est ta gaîté?
Que faut-il, ma beauté,
Pour faire éclore ton sourire?

As-tu quelque désir
Qu'il te fasse plaisir
Que je contente et qui sommeille?

Par exemple, un bijou
Pour caresser ton cou
Ou pour perler à ton oreille?

Serait-ce une œuvre d'art
Que revoit ton regard?
Dentelle, éventail, diadème?
Ou quelque vieux coffret
Dont le secret serait
Même ignoré de moi qui t'aime?

Rêves-tu d'un baiser
Tel qu'il sache apaiser
Le vilain chagrin qui t'oppresse?
Rêves-tu d'un parfum
Tel qu'un amour défunt
En renaîtrait sous sa caresse?

Pour t'égayer un peu,
Faut-il un ciel plus bleu
A ton âme qui s'ennuage?
Si tu veux voyager,
Ce soir, à l'étranger
Nous partons pour un long voyage.

Je ne devine pas,
Car ton regard, hélas !
Dans le vague toujours s'isole.
Ne reste pas ainsi
Et dis-moi ce souci
Que j'ignore et qui me désole?... »

Alors, sincèrement,
La belle, à son amant,
Avec une douceur extrême
Dit : « Est-ce que je peux
Dire ce que je veux ?
Hélas!... je n'en sais rien moi-même! »

IMPRESSION D'AVRIL

IMPRESSION D'AVRIL

L'hiver est parti, bon voyage !
Vite, changement de décor !
Avec son veston de feuillage
Le printemps nous revient encor.

Il porte, avec soin emballées,
Les nouveautés de la saison :
Du sable fin pour les allées,
Du vert tendre pour le gazon,

Des bourgeons qu'il accroche aux branches,
Des nids qu'il suspend à côté,
Et, pour saupoudrer les dimanches,
De la poussière en quantité :

Il sème des fleurs dans la mousse
En leur disant : « Arrangez-vous,
» Par votre odeur subtile et douce,
» Pour rendre tous les esprits fous.

» Et toi, soleil, à chaque femme
» Redonne un teint vermeil et chaud. »
Car pour troubler le cœur et l'âme
Le traître sait bien ce qu'il faut,

Et l'on verrait moins de cervelles,
Au printemps, perdre la raison
Si les femmes étaient moins belles
Et si les fleurs sentaient moins bon.

LA DOUCHE

LA DOUCHE

Il existe des gens farouches
Qui craignent l'eau comme le feu ;
Eh! bien, moi, j'adore les douches
Et franchement j'en fais l'aveu.

Oh! l'eau froide qui vous arrose!
Qu'on reçoit, en disant : « Mâtin!... »
Ça fortifie et ça repose;
J'en prends une chaque matin.

Je loge au quatrième étage,
— L'escalier finit au-dessus —
Je possède, pour tout partage,
Une seule pièce, pas plus;

Mais j'ai trouvé le joint pratique
Pour me livrer tranquillement
A mon goût hydrothérapique,
Sans mouiller mon appartement;

Comme, le matin, on ne monte
Que rarement mon escalier,
Ma foi, j'en profite et, sans honte,
Je me douche sur le palier.

C'est qu'à Paris la vie est chère,
On ne fait pas comme l'on veut
Et ce qu'on a de mieux à faire
C'est de faire comme l'on peut.

Seulement, la chose est bien claire,
Je n'ai de ma combinaison
Rien dit à mon propriétaire,
Pas plus qu'aux gens de la maison.

Donc, un jour, selon ma coutume,
Me préparant à... ruisseler,
J'avais endossé mon costume.
Endossé... façon de parler,

Mais c'est la mode consacrée
Que l'on soit, pour entrer dans l'eau,
Autrement vêtu qu'en soirée ;
Bref, j'avais ôté mon chapeau...

Mon gilet... ma cravate noire...
Mes gants même... Oh ! vous pouvez bien
Ecouter la fin de l'histoire,
Sans rougir... il ne reste rien.

Je n'avais pour costume, en somme,
Qu'un complet de l'antiquité :
Celui d'Adam, avant la pomme,
Ou celui de la Vérité.

C'était le mien, et c'est le vôtre,
Pour vous doucher, matin ou soir ;
Que celui qui se sert d'un autre
Me jette le premier peignoir !

Donc, ce jour, dans l'insouciance
Du costume décrit plus haut,
Je me douchais en conscience ;
Il faisait chaud! Il faisait chaud!

J'avais ouvert porte et fenêtre,
Afin, tout comme aux bains de mer,
De m'offrir ce double bien-être :
Fraîcheur de l'eau, fraîcheur de l'air.

Grâce à ce moyen efficace,
Bien rafraîchi, bien éventé,
Je n'aurais pas changé ma place
Contre celle d'un député.

Soudain je bondis hors de l'onde !
Un bruit de pas vient m'effrayer.
Je regarde... Pristi ! du monde !
Deux dames montaient l'escalier !

Vite j'empoigne la bassine
Où je trempais, fier comme un roi,
Et je m'élance, on le devine,
Pour réintégrer mon chez moi.

Mais alors... (Que le diable emporte
Le plus affreux des accidents !)
Le courant d'air ferme ma porte,
Et la clef était en dedans !...

Moi dehors ! !... Est-ce assez horrible?
Moi, stupide, ayant simplement,
Dans ma position terrible,
Ma bassine pour vêtement !...

Certes, je suis très économe,
De mes habits prenant grand soin,
Mais mon économie, en somme,
N'avait jamais été si loin.

Et tandis qu'avec amertume
Je me faisais de beaux discours
Sur l'utilité du costume,
Les deux dames montaient toujours !

Que faire en cet instant critique?
Il n'est qu'un moyen de salut :
Poser pour l'Apollon antique,
Avec ma bassine pour luth !

Oui, mais où?... Je vois la croisée...
Le plomb... je grimpe sur le plomb
Et je prends une pose aisée,
Quoique pénible et mal d'aplomb.

Ah! c'est alors que, moins rebelle,
J'aurais, avec félicité,
Changé ma place contre celle
Même d'un petit député.

Hélas! c'était impraticable,
Les dames étaient devant moi!...
Plus froid qu'un marbre véritable,
Ne respirant plus, restant coi,

Je me dis : « Gare les syncopes! »
En ajoutant tout bas : « Pourvu
» Qu'elles soient toutes deux myopes! »
Elles passent, sans m'avoir vu.

Et je rends grâce à la nature
Qui ne leur avait pas fait don
D'assez d'instinct de la sculpture
Pour pressentir un Apollon!

A rentrer chez moi je m'apprête,
En défonçant tout, s'il le faut...
Lorsque que je reçois sur la tête
Une douche, venant d'en haut.

C'était le voisin du cinquième
Qui jetait de l'eau sur le plomb.
Malgré moi, sans réfléchir même,
Je pousse un : « Ah ! » court, mais trop long.

Les dames se sont arrêtées
Et, n'osant fuir ni s'approcher,
Restent d'abord épouvantées,
En voyant Apollon bouger !...

Puis, scène affreuse de famille
Où je distingue seulement
Deux cris : « Maman ! » — C'était la fille —
« Ma fille ! » — C'était la maman. —

Les voisins, à ce beau tapage,
Sortent en foule incontinent,
Et j'ai bientôt un entourage
Nombreux, choisi, mais très gênant.

Ne voulant pas pour l'assistance
Être un plus long épouvantail,
Je me fais, pour la circonstance,
De ma bassine un éventail.

Ce fut le bouquet de la fête !
La bassine était pleine d'eau,
Je m'inonde, je perds la tête
Et dam'... je lâche tout !... Tableau !

Qu'auriez-vous fait, vous, à ma place ?
Moi, plus pâle qu'un condamné
Qui se prépare au coup de grâce,
Eh! bien... je me suis retourné !...

Que se passa-t-il ? Je l'ignore.
Au mur je restais, obstiné,
Et peut-être y serais-je encore,
Si l'on ne m'eût re-retourné.

C'était monsieur le commissaire
Qui, gentiment, sans s'indigner,
Venait me prier de lui faire
Le plaisir de l'accompagner.

Avec un soin touchant et tendre,
Il me conduisit au dépôt. —
Seulement, vous devez comprendre
Que j'avais au moins... mon chapeau.

DOUBLE BÊTISE

DOUBLE BÊTISE

On possède une maîtresse
Que l'on aime plus que soi;
On fait à l'enchanteresse
Vingt serments, de bonne foi;

De crainte qu'elle ne rompe
On deviendrait criminel!...
Un beau soir elle vous trompe
Et s'enfuit avec un tel.

On manque perdre la tête
Après un semblable tour!...

La nature est ainsi faite
Qu'on bénit encor l'amour !

*
* *

On rencontre sur sa route
Un homme aimable, discret,
Il vous écoute, on l'écoute,
Vous lui plaisez, il vous plaît.

Il est bientôt votre intime,
Votre conseil, votre appui ;
Si vous commettiez un crime,
L'ami le prendrait sur lui.

Pourtant la nature humaine,
Ingrate à faire pitié,
Ingratement songe à peine
A bénir cette amitié.

*
* *

Voilà pourquoi le vrai sage,
Qui ne fait rien à moitié,
Saisit l'amour au passage
Et reste avec l'amitié.

ACTÉON

ACTÉON

Diane, un jour, se baignait. — Les déesses
Avaient aussi, dit-on, de ces faiblesses. —
Or Actéon, un chasseur hasardeux,
Lance à Diane un œil, et même deux.
Celle-ci, sans rajuster sa toilette,
Sort de l'onde et, prenant son arbalète,
(Qu'on appelait, à cette époque, un arc)
Vise Actéon qui fuyait par le parc
Et, de deux traits lancés d'une main sûre,
Lui fait au front une double blessure.

Et les deux traits, punisseurs de l'affront,
Restant fixés, immuables, au front,
Changent d'aspect, se tordent, s'amplifient
Et comme bois enfin se ramifient.
Lors Actéon se dit : « Qu'est-ce que j'ai ? »
Il avait qu'il était en cerf changé.

Et voilà comme on peut avoir sur terre
Des cornes, bien qu'étant célibataire.

PRIÈRE AU PRINTEMPS

(SOUVENIR D'UN DUR HIVER)

PRIÈRE AU PRINTEMPS

(SOUVENIR D'UN DUR HIVER)

Ah! printemps, désiré printemps,
Reviens, reviens, il n'est que temps!
Ramène-nous le doux bien-être
De la chaleur qui fait renaître,
Ne nous délaisse pas ainsi,
Fais un petit tour par ici!
De tout le corps, de toute l'âme
Chacun t'espère, te réclame!
Si tu voyais combien de gens
Sont — même les moins exigeants —

A bout de force et de courage
Contre cet hiver qui fait rage,
Tu reviendrais, j'en suis certain,
En hâte, du pays lointain
Où tu dors, comme fleur en serre,
Pendant que le froid nous enserre.
Que fais-tu donc si loin de nous?
Tu ne sais donc pas que les loups,
Profitant du froid qui nous glace,
Viennent nous dévorer sur place ?
Pour rester sourd à tous nos maux,
Tu ne lis donc pas les journaux?
Ils t'apprendraient la malfaisance
Que nous cause ta longue absence,
Ils te diraient le tort si grand
Que nous fait l'hiver, ton parent,
Qui s'installe, en terres conquises
Et construit partout des banquises
D'une telle solidité
Qu'elles iront jusqu'à l'été !

Du moins, dans nos peines cruelles,
Si nous avions de tes nouvelles !

Si, de temps en temps, au réveil,
Un petit rayon de soleil
Venait frapper à la fenêtre
Afin de nous faire connaître
Que tu n'es pas mort, que tu vis,
Comme nous en serions ravis!
Qu'il nous apporterait de joies!
Mais non, rien!... Tu ne nous envoies
Pas le moindre léger espoir
Qu'un jour nous puissions te revoir.
Tu poursuis ta lointaine course
Sans que nous ayons la ressource
D'en pleurer, pour nous soulager.
Pleurer! Il n'y faut pas songer,
Car les larmes que tu nous coûtes,
Par ce froid, aux yeux gèlent toutes.
Cruel! Que c'est mal d'inspirer
Des pleurs à qui ne peut pleurer!

Puisse mon ardente prière
Toucher ton âme meurtrière
Et fixer au plus prochain jour
La date de ton cher retour!

Prends garde, si tu le diffères,
Tu feras tort à tes affaires!
De quoi vis-tu, printemps? Des fleurs,
Des effluves ensorceleurs,
Des papillons, de la rosée,
Des beaux ciels d'aurore irisée,
Des crépuscules de velours
Et surtout, surtout des amours...
Or, la fleur gît, inanimée,
La rosée, en gel transformée,
Change en éternel durillon
La chrysalide papillon;
Le ciel, quand il se désagrège
Nous fait un suaire de neige
Et j'ai bien peur que les amours
Ne soient refroidis pour toujours!...
Comprends donc qu'en criant : « à l'aide! »
C'est ton intérêt que je plaide.
Car lorsque, las de voyager,
Tu reviendras, le cœur léger,
Dans ton aussi léger costume,
Tu croiras, selon la coutume,
Trouver l'hiver déménagé.

Hélas! Quel coup t'est ménagé!
Te montrant l'horizon d'un geste,
Il te dira . « J'y suis, j'y reste! »
Tu réclameras, tu crieras,
Et, pour te tirer d'embarras,
Tu viendras à nous, d'un air triste,
Nous annoncer qu'il te résiste,
T'efforçant d'ameuter chacun
Contre cet ennemi commun.
Mais, dans l'hôtel et la cabane,
Tous, tous, lassés, comme sœur Anne,
De ne t'avoir pas vu venir,
Nous aurons à ton souvenir,
Te croyant mort dans ton voyage,
Donné le dernier témoignage
Qu'on accorde aux amis perdus
Et nous ne te connaîtrons plus!...
Alors tu supplieras peut-être
Qu'on veuille bien te reconnaître,
Mais il sera trop tard. L'hiver,
Rival qu'on ne prend pas sans ver,
Aux premiers mots te fera taire.
Impitoyable locataire

Ayant en poche un bail très sûr,
Il sera là, sans pitié, dur,
Et quand tu rouvriras boutique,
Que tu guetteras la pratique
Avec des regards suppliants,
Pour éloigner tous tes clients
Il lui suffira d'une averse,
Et cela tuera ton commerce!...

C'est pour cela, printemps, vois-tu,
Que je te voudrais moins têtu.
La prière que je t'adresse
Plus que nous encor t'intéresse,
Aussi ne tarde pas, printemps,
Reviens, reviens, il n'est que temps!

GRAIN DE BEAUTÉ

GRAIN DE BEAUTÉ

Lorsqu'un grain de beauté se voit sur le visage,
Lavater nous apprend que ce grain est l'image
Correspondante d'un autre grain de beauté
Situé, celui-là, d'un tout autre côté,
Loin du premier, dans des régions ignorées
Où l'œil du public n'a pas ses grandes entrées.
Mais ce grain caché, grâce à monsieur Lavater,
On peut le deviner, sinon le constater.
Aussi le monsieur qui valse avec la marquise,
Et n'a jamais vu la marquise sans chemise,

Mais qui la voit au bal décolletée un peu
Ou beaucoup, selon la mode ou selon le lieu,
Ce monsieur, pourvu qu'il soit un peu perspicace,
Peut parfaitement bien déterminer la place
Du grain correspondant, sa grosseur, son dessin,
S'il a remarqué sur l'épaule ou sur le sein
De la marquise un grain de beauté qui le guide
Afin d'établir où le grain jumeau réside.
Et la marquise jusqu'aux cheveux rougira
Lorsque, baissant la voix, son valseur lui dira :
« Vous avez — et c'est un charme, je le confesse
» Marquise — un joli grain de beauté sur la hanche. »

FÊTE AJOURNÉE

FÊTE AJOURNÉE

Votre fête, madame, était bien samedi,
N'est-ce pas? Vous l'avez reportée à lundi,
C'est parfait. Mais alors était-ce samedi
La date officielle? Est-ce aujourd'hui lundi?
Le calendrier dit : « Sainte Anne, samedi. »
Vous lui répondez, vous : « Non, Sainte Anne, lundi. »
J'ai foi dans l'almanach qui me dit : samedi
Et m'en rapporte à vous qui me dites : lundi,
Mais vous devais-je offrir mes souhaits samedi?
Devais-je les garder pour aujourd'hui lundi?

Ou j'étais en avance, en parlant samedi,
Ou je suis en retard, ne parlant que lundi.
Peut-être ai-je froissé, malgré moi, samedi,
En exprimant mes vœux seulement le lundi ;
Peut-être aurais-je été maladroit samedi,
En exprimant des vœux réservés au lundi.
Il n'était qu'un moyen de mettre samedi
D'accord avec l'humeur de son rival lundi :
Choisir le jour qui vient après le samedi
Et qui se trouve donc le jour d'avant lundi.
Ce moyen ne m'est plus permis, car samedi
N'est plus, et nous avons presque passé lundi,
Mais qu'importe, après tout, que ce soit samedi
Le jour de votre fête ou que ce soit lundi !
Tout ce que j'aurais pu vous dire samedi,
Ne puis-je vous le dire également lundi ?
Si ! car l'affection ne connaît samedi
Qu'autant qu'il lui permet ce que permet lundi,
C'est pourquoi les souhaits, faits par moi samedi,
Je vous les offre, aussi complets, ce soir, lundi.
Car tout ce que mon cœur pense le samedi,
Croyez bien qu'il le pense encore le lundi.
J'ajouterai, pour en finir du samedi

Et ne vous ennuyer plus longtemps du lundi,
Que je suis enchanté, moi, que de samedi
Vous ayez reporté votre fête à lundi,
Car nous serions déjà partis de samedi,
Au lieu d'être avec vous encor, ce soir, lundi.

ZILDA

OU

FUMEZ, JEUNE HOMME !

(BALLET)

PRÉAMBULE INDISPENSABLE

POUR CEUX QUI, AU LIEU DE DANSER CE BALLET, VOUDRAIENT LE DIRE

Dans un ballet il est d'usage
Que pas un personnage
Ne dise un mot, même tout bas ;
Ce qu'il ressent, il l'exprime
Par la danse et la pantomime.
Moi, qui ne me sens pas
Les jambes assez... éloquentes
Pour vous exprimer clairement
Les choses plus ou moins piquantes
Que contient ce ballet, ce sera simplement
Par la parole et par le geste
Que je peindrai la situation,
Et votre imagination,
J'en suis certain, fera le reste.

Do ré mi fa sol la si do,
— Musique à l'orchestre — au rideau !

PERSONNAGES

FREDDI.
PIPERLICK.
ZILDA.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

ZILDA

OU

FUMEZ, JEUNE HOMME !

Décor : Une place publique. — Maison à gauche. — Cabaret à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

VILLAGEOIS et VILLAGEOISES, puis PIPERLICK.

Des villageois se livrent à la danse
Et sur une vive cadence
Exécutent un pas — charmant,
Naturellement. —
Quand ils ont terminé leur petite débauche,
Quelques-uns vont frapper à la porte de gauche,

Ou de droite (cela dépendra du décor)
Pour appeler Zilda — qui n'entre pas encor
Et n'entrera que tout à l'heure. —
Pour le moment, c'est son père qui sort
Et, sans dire un mot, fait comprendre
A tous ces braves gens que Zilda n'est pas là.
Les villageois, en apprenant cela,
Disparaissent sans plus attendre;
Et chez lui Piperlick rentre, d'un air content,
Pour revenir dans un instant.

SCÈNE II

FREDDI, puis ZILDA.

Freddi fait son entrée. Inutile de dire
Que Freddi pour Zilda soupire,
On le comprend facilement
En le voyant s'élancer vivement
Vers la maison et lorgner la fenêtre
De Zilda, — qui ne peut paraître,
Par cette excellente raison
Qu'elle n'est pas dans la maison. —
Freddi, qui n'en sait rien, l'appelle
Et, n'apercevant pas sa belle,

Craint un malheur, en larmes fond,
Lorsque Zilda paraît au fond,
Alors, bizarre effet de la nature humaine,
Freddi, par un brusque retour,
A Zilda va faire une scène,
Mais c'est une scène d'amour.

FREDDI, à Zilda, qui dispose des fleurs en bouquet.

C'est par pure coquetterie,
Zilda, que vous cueillez des fleurs,
Car, près de vos fraîches couleurs,
La plus fraîche paraît flétrie.

ZILDA, minaudant.

Monsieur, vous êtes un flatteur.

FREDDI.

C'est l'expression de mon âme !
Et je ne parle de la fleur
Que pour complimenter la femme.

ZILDA.

Je m'en doutais, mais c'est égal,
Je goûte assez le madrigal.
Ainsi vous m'aimez?

FREDDI.

Je vous aime,
Comme à l'Opéra, d'un amour extrême
Et vous, Zilda?

ZILDA.

Comme dans le roman,
Enormément... mais très discrètement.

FREDDI.

Alors vous voudrez bien, j'espère,
M'accorder votre main?

ZILDA.

Demandez à mon père.
Comme au théâtre, le voici
Justement qui vient par ici.

Nota : Chacun le devine
Cette scène d'amour commence et se termine
Par un pas de deux — charmant
Naturellement. —

SCÈNE III

FREDDI, ZILDA, PIPERLICK.

Piperlick de chez lui sort, droit comme une asperge,
Et se dirige vers l'auberge,
Appelée aussi cabaret,
Pour y boire du vin clairet.

ZILDA, à Freddi.

Faites-lui votre demande,
Il a l'air bien disposé.

FREDDI.

Mon émotion est grande,
J'ai peur d'être refusé.

ZILDA, s'avançant vers Piperlick.

Bonjour, mon petit père, il faut que je t'embrasse.

PIPERLICK, étonné.

A propos de quoi ? C'est cocasse !
Serait-ce ma fête aujourd'hui ?

Apercevant Freddi.

Hé ! c'est Freddi ! Bonjour !

ZILDA.

Oui, cher papa, c'est lui ;
Il veut te parler d'une chose…

PIPERLICK, à Freddi.

Parle.

ZILDA.

Oh ! c'est sérieux !

PIPERLICK.

Eh bien ! parle.

FREDDI.

Je n'ose.

ZILDA.

C'est moi qui le gêne ; aussi
Je vous laisse ensemble ici.

Et Zilda, satisfaite d'elle,
Sort en deux temps, peut-être trois,
Légère comme une gazelle
Et sautillant comme un chamois.

SCÈNE IV

FREDDI, PIPERLICK.

Piperlick, resté seul avec Freddi, l'engage
A s'expliquer. Freddi reprend courage

Et, surmontant son embarras,
Dans la langue de Terpsichore,
C'est-à-dire parlant des jambes et des bras,
Il demande la main de Zilda qu'il adore.
Avec un jugement bien digne de Pallas,
Piperlick, dans un cas si grave,
Appliquant le proverbe : *In vino veritas,*
Dit : « Consultons la cave !..
Holà ! ho ! l'hôtelier ! Qu'on nous serve du vin
Fin ! »

A son appel, arrivent deux servantes,
Très appétissantes,
Portant des verres et des brocs
Qu'elles déposent vite, en évitant les chocs.

PIPERLICK.

Et que l'on nous donne deux pipes,
Avec du tabac et du feu.

FREDDI.

Pas pour moi.

PIPERLICK.

Pas pour toi ? Morbleu !
Tu ne fumes pas ?

FREDDI.

Non, par goûts et par principes.

PIPERLICK.

Tu ne fumes pas et tu veux
Entrer dans ma famille !
Va-t'en porter ailleurs tes vœux,
Tu n'auras pas ma fille !

FREDDI, insistant.

Monsieur !...

PIPERLICK.

Rien de fait entre nous.
Comme dit un vieil adage :
« Mauvais fumeur mauvais époux, »
Et je veux que Zilda soit heureuse en ménage.

FREDDI.

J'essaierai de fumer, alors.

PIPERLICK.

Quand tu sauras,
Nous verrons, mais, nom d'un manille !
Jusque-là, tu n'auras
Pas ma fille !

Et, coupant là son discours,
Il sort, en frottant avec énergie,
Dix allumettes qui, d'ailleurs comme toujours,
Ne prennent pas, étant de la régie.

SCÈNE V

FREDDI, seul.

Je croyais que savoir aimer,
En amour, était très utile,
Allons ! j'étais un imbécile,
Ce qu'il faut, paraît-il, c'est de savoir fumer.
Ce Piperlick vraiment est un drôle de type,
Mais, puisque tel est son désir,
Fumons, pour lui faire plaisir,
La main de Zilda vaut bien une pipe.

(Prenant la pipe et la sentant.)

Ah ! quelle horreur ! Et que ça sent mauvais !...
Oui, mais hélas ! si je m'arrête,
Je perds Zilda !..

(Prenant une cigarette.)

Voilà mon affaire, je vais
Fumer une cigarette.

Tout cela se dit sur un pas — charmant
Naturellement. —

Freddi, prenant une allumette
Pour allumer sa cigarette,
La frotte, mais, ô surprise bien grande,
Il n'a, pour l'enflammer, qu'à frotter une fois,
Ce qui prouve assez clairement, je crois,
Qu'elle était de contrebande.

SCÈNE VI

FREDDI, puis ZILDA, et les ILLUSIONS

Qu'un ballet soit français, turc, chinois, andalou,
Il faut qu'il ait un clou, tout est là, c'est le clou !
Quelque chose d'étrange
Qui pimente l'intrigue, et même la dérange.
C'est ainsi qu'au théâtre on a pu voir souvent
L'amoureuse jouer d'un instrument à vent,
Tandis que l'amoureux, distraction macabre,
Fait l'aveu de sa flamme en avalant un sabre.
C'est absurde, mais l'important
C'est que le public soit content.

Donc ici c'est le clou, la scène capitale.

Pendant que Freddi suit des yeux
Le léger ruban bleu qui s'élève en spirale,
Se déroule et fuit vers les cieux,
Sous l'effet du tabac qui grise
Peu à peu tout s'estompe en une teinte grise,
Passe, meurt,
Et laisse entrevoir à l'âme charmée
Du fumeur
Le royaume de la fumée.
Rêve enchanté, rêve charmeur,
Poétique métamorphose
D'où sortent des femmes — en rose —
Pour indiquer au spectateur
Que Freddi voit tout en cette couleur.

Alors, par des poses troublantes,
Des attitudes nonchalantes,
Tantôt rapides, tantôt lentes,
L'essaim tournoie autour de lui !
Sous l'influence enchanteresse
Du flot féminin qui le presse,
Le frôlant comme une caresse,
Freddi va, vient, court, ébloui !

Et soudain apparaît Zilda, sa bien-aimée ;
Mais, mirage trompeur produit par la fumée,
Quand il s'avance, elle le fuit ;
Il la poursuit, elle l'évite ;
Dès qu'il s'éloigne, elle le suit ;
Plus vite il revient, elle fuit plus vite.
O songe décevant ! cruelle vision !
Le bonheur s'offre à lui, réel, et c'est un leurre !
De la réalité qu'il voit et qu'il effleure
Il ne peut avoir que l'illusion !

Mais ne nous lançons pas trop dans la poésie,
Car l'heure serait mal choisie.

Freddi qui, jusqu'ici, n'avait jamais fumé
Et qui fume, depuis un instant, avec rage,
Sent tout à coup comme un nuage
Troubler son esprit embrumé.
Sa voix s'éteint, son pied chancelle,
Quelle obsession le harcèle ?
Est-ce la nuit ? Est-ce le jour ?
Et par quelles étranges fièvres,
Comme pour un aveu d'amour,
Le cœur lui monte-t-il aux lèvres ?

S'il ne comprend rien à cela
Nous voyons bien, nous, ce qu'il a.

Et, sur ce, les femmes en rose,
Par une autre métamorphose,
Deviennent d'un noir — très foncé —
Et dansent, d'un air sarcastique,
Le pas très caractéristique
Du fumeur indisposé !...

Freddi lutte un instant, mais la troupe effrénée
L'enserre dans son vol,
Et pendant que Zilda, par la ronde entraînée
Disparaît, Freddi tombe sur le sol.

Là se termine le rêve,
Et cette scène s'achève
Par un ensemble — charmant
Naturellement. —

SCÈNE VII

FREDDI, évanoui, puis ZILDA, PIPERLICK,
VILLAGEOIS et VILLAGEOISES

Zilda revient, voit Freddi, se désole,
Puis, sans trop songer à le secourir,
Se met à danser, comme une petite folle,
Pour exprimer qu'elle est triste à mourir !...
Tandis qu'en entrechats elle se désespère,
Pâle, et les traits décomposés,
Tout à coup apparaît son père
Attiré par les cris... qu'elle n'a pas poussés.
Ici, scène très courte, et cependant très nette.
Piperlick voit la cigarette
Que Freddi tient entre ses doigts,
C'est la preuve la plus complète
Que l'amoureux peut faire un mari... très honnête.
Et Piperlick, joyeux, annonce aux villageois,
— Qui rentrent pour assister à la fête —
Que très prochainement
On se mariera — naturellement.

Mais à quoi bon dire la suite ?
Car le public évidemment,
En pressentant le dénouement,
Comme toujours a pris la fuite.
Si, jusque-là même, il attend,
L'auteur en sera très content.
Et dans cette douce espérance,
Il vous tire sa révérence. —

Tableau.

Rideau !



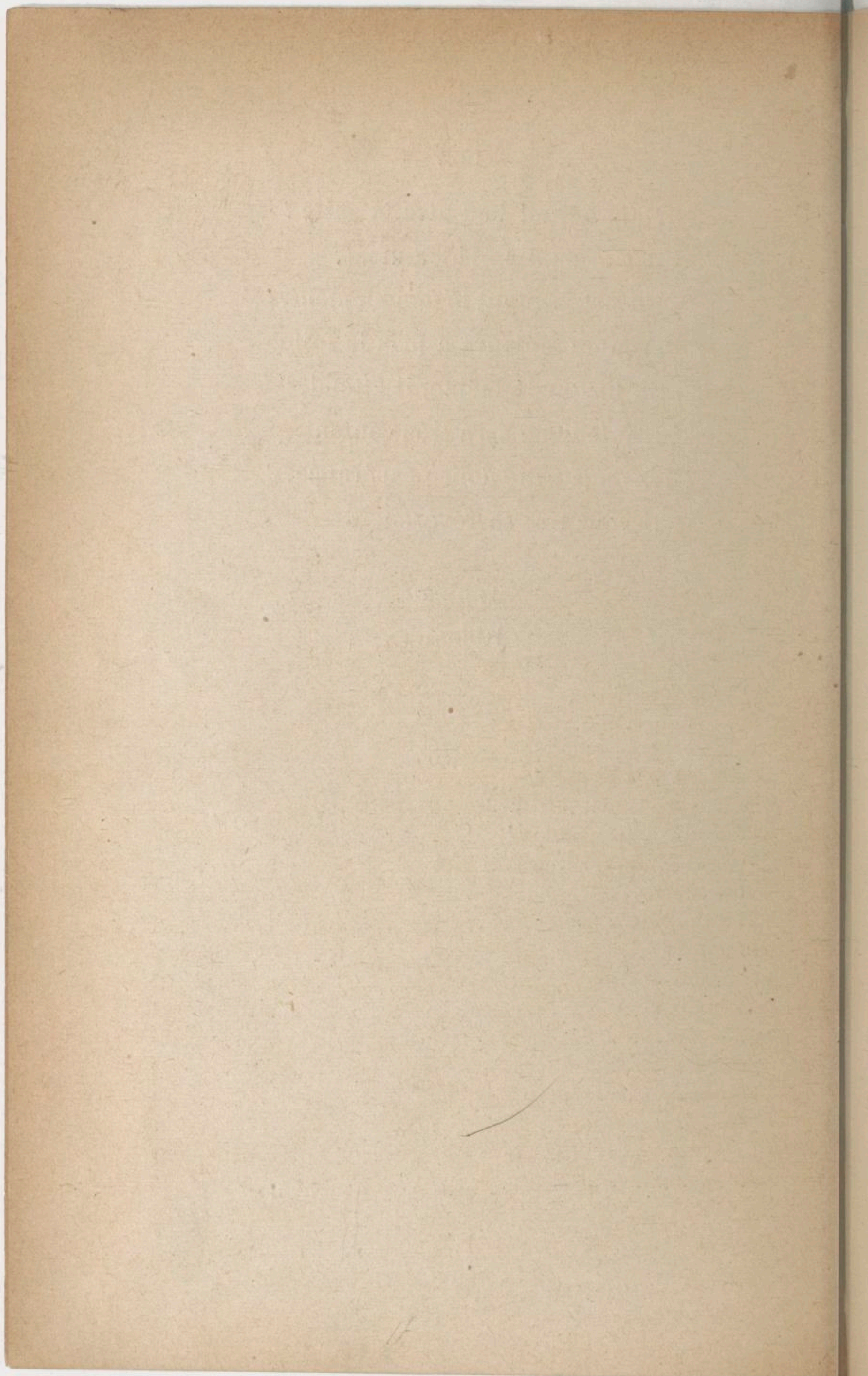


TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Générale de Châtillon-s-Seine. — A. Pichat.



A LA MÊME LIBRAIRIE

Derniers Ouvrages parus :

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. PICHAT.

